

La Transhimalayenne

Une marche pour le Tibet

Textes de Sandrine Favre et Aurélie Nicolas
Photographies de Christine Leclouarec et Benjamin Lisan
Illustrations de Marine Israel

Foreword by

His Holiness The Dalai Lama

In June 2002 the French association "La Transhimalayenne" organised a Peace March for Tibet from Dharamsala to Ladakh. I am always impressed when, in addition to words of support, people actually undergo some physical hardship to help the Tibetan cause. Undertaking such a trek takes great courage. I am reminded of similar journeys made down the centuries by people in Tibet. They were mostly going on pilgrimage or on their way to join a monastery to further their education, but they too would dedicate their efforts to the welfare of others.

Now, Mrs Sandrine Favre and Aurélie Nicolas have prepared a book that not only tells the story of the Peace March, but also introduces readers to the situation in Tibet and the Tibetan community in exile. In addition, they have included portraits of five Tibetans who joined the March, each of whom describes their life in their homeland, periods of detention in Chinese prisons and their eventual escape to India over the Himalayas. I am confident that the book will make a significant contribution to improving understanding of the Tibetan cause and attracting support to it. I offer my thanks to everyone who has expressed their friendship by joining the March, assisting the marchers and bringing this work to publication.

February 13, 2003

Préface de Sa Sainteté le Dalai-Lama

Au mois de juin 2002, l'association française "La Transhimalayenne" a organisé une marche pour le Tibet, de Dharamsala au Ladakh. Je suis toujours touché quand, en plus des mots d'encouragement qui nous sont adressés, certaines personnes sont prêtes à endurer de véritables souffrances physiques pour soutenir la cause tibétaine. Une telle démarche demande beaucoup de courage. Cela me rappelle les longs voyages qu'entreprirent durant des siècles les Tibétains. Ils partaient le plus souvent en pèlerinage ou rejoignaient un monastère où ils pourraient poursuivre leurs études, mais ils savaient aussi dédier leurs efforts pour le bien-être d'autrui.

Dans cet ouvrage, Mlles Sandrine Favre et Aurélie Nicolas racontent l'histoire de cette marche, mais cherchent aussi à sensibiliser le lecteur au sort réservé aujourd'hui au Tibet et à la communauté tibétaine en exil. Elles font par ailleurs le portrait des cinq Tibétains qui ont participé à cette marche et qui parlent dans ce livre de leur vie au Tibet, de leur détention dans les geôles chinoises et de leur fuite à travers l'Himalaya. Je suis certain que ce récit contribuera de manière significative à faire connaître davantage la cause tibétaine et lui apportera de nouveaux soutiens. Je tiens à remercier tous ceux qui nous ont exprimé leur amitié en se joignant à cette marche, en soutenant les marcheurs et en permettant que ce livre soit publié.

Le 13 février 2003

Prologue

Avant 1950, le Tibet possédait toutes les caractéristiques d'un État souverain : un gouvernement central indépendant placé sous l'autorité d'un chef spirituel et temporel (le Dalai-Lama), une monnaie nationale (le *sang*) et une armée indépendante de 6 000 hommes. Il véhiculait une langue nationale qui se déclinait en plus de 200 dialectes. Le tibétain est une langue tibéto-birmane, dont l'alphabet est proche du sanskrit, et par conséquent foncièrement distincte du chinois. Les "passerelles" linguistiques sont donc inexistantes. Ce pays avait réalisé son unité autour de deux religions principales, le bouddhisme lamaïque, dit tantrique, et le Bön Po, une religion animiste qui lui était antérieure. Le Tibet était le seul État théocratique qui se soit maintenu jusqu'au XX^e siècle, depuis la prise du pouvoir par les autorités religieuses au XVII^e siècle, sous le règne du 5^e Dalai-Lama.

L'histoire du "Pays des Neiges", loin d'être pacifique – contrairement à l'esprit de son peuple –, est pleine de combats pour la défense de ses frontières, contre la Chine, la Mongolie, puis le Népal. Elle est à l'origine d'une forte conscience nationale. L'empire chinois n'a jamais voulu reconnaître la souveraineté de ce territoire immense (grand comme cinq fois la France), conquis puis perdu à maintes reprises au cours des siècles. Il n'a jamais voulu convenir de son indépendance, même quand celle-ci fut acquise de fait en 1750, puis en 1914. La Chine nationaliste, puis la Chine communiste, ont persisté dans cette politique, jouant de leur puissance, et réussi à empêcher que la Société Des Nations, puis l'Organisation des Nations Unies reconnaissent le Tibet.

Le drame du Tibet est en effet de n'avoir jamais été reconnu de la communauté internationale, alors que bien d'autres États ou micro-États indépendants – le Bhoutan ou le Timor oriental par exemple – ont eu cette chance. L'ONU a ainsi laissé à la Chine les mains libres pour agir comme elle le souhaitait au Tibet. Le couvercle a été d'autant mieux refermé sur le drame tibétain, que le contrôle des médias et la propagande se sont renforcés au cours du temps.

Il est vrai que le gouvernement tibétain a lui-même contribué à son propre malheur en ne permettant pas à son pays d'évoluer plus tôt vers un régime plus démocratique. Il n'a pas lancé de révolutions culturelle, industrielle ou économique, qui auraient pu arracher le pays à la féodalité et lui permettre de se développer. Au contraire, il a fermé dès le XIX^e siècle son territoire aux étrangers, croyant pouvoir se protéger contre toute influence extérieure et les visées expansionnistes de ses voisins. Il pensait aussi être à l'abri des hautes chaînes de montagnes qui le protégeaient depuis des siècles. Demeuré pour beaucoup un pays inconnu, secret, fermé, personne ou presque n'a donc protesté contre l'invasion du Tibet et son annexion par la Chine en 1950.

Depuis, au mépris des lois internationales, la Chine a favorisé l'immigration de plus de 7 millions de colons chinois et a imposé aux Tibétains un programme drastique de limitation des naissances (discriminations, avortements et stérilisations forcés), afin de rendre les Tibétains définitivement minoritaires dans leur propre pays. Une fois de plus, personne, ou presque, n'a protesté contre ce véritable génocide humain.

Cette société traditionnelle, empreinte à tous les niveaux des préceptes bouddhistes prônant le respect de la nature et de la vie, n'avait exploité aucune des richesses naturelles du pays depuis près de mille ans. Les Chinois ont ainsi découvert un véritable Eldorado minier et forestier qu'ils ont pillé sans vergogne, rasant notamment plus de 80 % des forêts, sans aucun souci pour l'écologie fragile de ce pays désertique.

Pour anticiper et casser tout esprit de révolte, le gouvernement chinois s'est attaqué dès 1955 aux dirigeants du Tibet et à ses hauts dignitaires religieux, très respectés par la population tibétaine. L'accumulation d'exactions à l'encontre des Tibétains, le pillage des richesses du pays, la destruction des édifices religieux et la famine ont déclenché une rébellion généralisée, qui trouva sa forme la plus violente dans le soulèvement populaire de Lhasa le 10 mars 1959. Les moyens de répression les plus terribles ont alors été employés par les Chinois et un génocide de plus de 1,2 million de Tibétains a été perpétré entre les années 1955 et 1965*. Les manifestations pro-indépendantistes qui se sont tenues dans la capitale tibétaine en septembre et octobre 1987, ainsi qu'en mars 1988, ont été violemment réprimées de la même manière. De nombreux participants ont été blessés, torturés, tués ou condamnés à de lourdes peines de prison. Aujourd'hui encore plus de 250 prisonniers politiques tibétains sont emprisonnés dans les geôles chinoises, où ils subissent de terribles sévices physiques et psychologiques.

Arguant qu'ils apportent la civilisation à un peuple barbare et arriéré, les colons chinois se conduisent en pays conquis, méprisent les Tibétains, leurs coutumes et leur religion. Ils ont ainsi détruit plus de 6 000 monastères ou institutions religieuses et fait disparaître des bibliothèques et des manuscrits d'une valeur inestimable. Ils forcent les Tibétains à se plier au "moule chinois", à abandonner leur langue et leur culture, et les repoussent toujours plus en marge d'un monde économique et administratif qu'ils monopolisent déjà.

Rares sont les voix qui osent s'élever contre la destruction programmée d'un peuple et de sa culture, contre le pillage de son pays. Rares sont ceux qui osent s'opposer à la Chine, du fait de sa puissance économique, nucléaire, militaire et démographique... Nous avons donc lancé la "Transhimalayenne", une marche de soutien à la cause tibétaine, pour manifester notre sympathie aux Tibétains et attirer l'attention de la communauté internationale sur le génocide humain et culturel dont est victime ce peuple pacifique depuis un demi-siècle. Réunissant sous un même drapeau Tibétains et Occidentaux, cette marche de 700 km entre Dharamsala et Leh (Ladakh) symbolisait le retour vers leur terre natale des centaines de milliers d'exilés tibétains qui ont fui la répression chinoise. Elle exprimait notre espoir de voir un jour ce peuple retrouver un Tibet libre. Ce livre raconte cette marche et notre rencontre avec la communauté tibétaine en exil.

Benjamin Lisan
Organisateur de la "Transhimalayenne"

* Chiffre donné par la Commission des Juristes Internationaux (International Commission of Jurists - P.O. Box 216 - 81A, avenue de Châtelaine - CH-1219, Châtelaine / Genève - Suisse) dans son ouvrage intitulé *"Tibet: Human Rights and the Rule of Law"* et publié en décembre 1997.

Dharamsala, un refuge tibétain

Il est au nord de l'Inde, au pied de l'Himalaya, une "Petite Lhasa" où se perpétue en toute liberté la culture tibétaine. Robes pourpres et *chuba* colorées fourmillent dans les ruelles poussiéreuses du village et, à la cime des arbres, les drapeaux à prière flottent au vent. Les éclats de voix des moines et nonnes qui débattent joyeusement dans la cour des monastères emplissent l'espace sans rompre la quiétude des lieux, tandis que, le soir venu, le chant des mantras berce la nuit de Mc Leod Ganj.

Si, dans les rues, quelques vaches flegmatiques rappellent que nous sommes en Inde, ce petit bourg accroché aux flancs d'une colline parsemée de pins et de rhododendrons appartient résolument au monde himalayen. Nous sommes ici loin de l'agitation des villes indiennes. Dominé par la chaîne des Dhauladar, Mc Leod Ganj flotte à plus de 1 700 m d'altitude au-dessus de la vallée de Kangra, qui se dilue au lointain dans une brume bleutée. En dépit des difficultés, des drames portés par chacun, la vie y semble douce et le temps s'écoule paisiblement. Il ne court pas, il flâne, s'étire comme un chat au soleil, ronronne. Les ruelles bruissent du chahut des enfants, bourdonnent des conversations multiples et vibrent des chants tibétains diffusés par les marchands de cassettes. Ces derniers tiennent boutique le long de Jogiwara Road et se partagent l'espace de la rue avec les étals de bijoux, de vêtements ou de pacotilles.

Accueillant quelque 7 000 réfugiés, Mc Leod Ganj est le cœur vivant du Tibet en exil. La plupart des 130 000 Tibétains qui, depuis 1959, ont préféré fuir les persécutions chinoises et suivre les traces de leur chef spirituel et politique ont fait étape dans cette ancienne station climatique, située à 6 km au-dessus de la ville de Dharamsala. Créé en 1993, le centre de réfugiés enregistre jusqu'à 3 500 personnes par an. Les Tibétains sont plus nombreux à se jeter sur les chemins de l'exil en hiver, période où les contrôles policiers se raréfient dans les montagnes, en raison du froid. D'octobre à mars ce sont ainsi quelque 150 à 200 Tibétains de tous âges qui transitent chaque semaine par Dharamsala dans l'attente de commencer une nouvelle vie ailleurs. Soutenu par des fonds privés, le centre organise pour chacun d'eux une audience auprès du Dalai-Lama et leur fournit les papiers qui leur permettront de demeurer en Inde avec un statut de réfugié politique. Les enfants, envoyés par leurs parents pour recevoir une éducation décente en Inde, sont inscrits alors dans un établissement de la fondation Tibetan Children's Village. Moines et nonnes sont admis dans les monastères, tandis que les adultes cherchent un emploi ou rejoignent provisoirement la Tibetan Transit School, une école spécialisée dans l'accueil des jeunes adultes. Le centre de Mc Leod Ganj dispose également d'un service médical apte à faire face aux premiers soins. Beaucoup de réfugiés souffrent à leur arrivée de graves problèmes de santé dus à l'épuisement, au froid, à la faim ou au mal d'altitude.

Le 14^e Dalai-Lama réside quant à lui depuis 1960 à Mc Leod Ganj, devenu à ce titre un important centre de pèlerinage. Chaque année de nombreux Tibétains font ainsi le voyage pour rencontrer ou suivre les enseignements de leur chef spirituel, considéré comme une incarnation d'une émanation d'Avalokitesvara, le bouddha de la Compassion. Si, au cours des cinquante dernières années, le Dalai-Lama n'a eu cesse de multiplier conférences et déplacements à l'étranger pour faire entendre la voix de son peuple, il n'a pas manqué d'exprimer à maintes reprises son souhait de renoncer au pouvoir théocratique, dès l'indépendance du Tibet acquise, et de céder alors le pouvoir politique à une personne démocratiquement élue.

Le gouvernement tibétain en exil, également réfugié à McLeod Ganj, a déjà pour mission de travailler à un projet de Constitution pour le futur Tibet, s'inspirant des principes démocratiques. Composé d'un Cabinet, le *Kashag*, de l'Assemblée des députés du peuple tibétain (*Assembly of Tibetan People's Deputies*) et de sept ministères, ce gouvernement a la double tâche d'organiser au mieux la vie de la communauté tibétaine en exil et de pourvoir à tous ses besoins (éducation, logement, santé, etc.), mais aussi de négocier avec le pouvoir chinois pour obtenir la libération du Tibet. L'Assemblée, composée de 46 membres, constitue depuis 1991 l'autorité législative et fixe chaque année le budget et les orientations politiques, tandis que le *Kashag*, dirigé par le Premier ministre, exerce le pouvoir exécutif. Parallèlement, une dizaine d'organisations non-gouvernementales s'impliquent dans la vie de la communauté et militent pour l'indépendance du Tibet.

Les traditions artistiques et religieuses n'ont pas été négligées et la communauté tibétaine a toujours œuvré pour préserver et transmettre sa culture dans l'exil. Elle a ainsi édifié à Dharamsala de nombreuses institutions qui constituent un véritable sanctuaire de la culture tibétaine.

Fondé dès 1959, l'Institut tibétain des arts de la scène (*Tibetan Institute of Performing Arts*) perpétue l'art du chant, de la danse et de l'opéra tibétain, le *lhamo*. Le TIPA forme de nombreux professeurs, envoyés dans les colonies tibétaines de l'Inde et du Népal pour enseigner la musique et les arts de la scène. L'institut entretient une troupe d'artistes dont le répertoire s'inspire du patrimoine culturel tibétain, tout en incluant des formes d'art plus modernes. Un grand festival est organisé chaque année, en avril, à Dharamsala et des tournées sont organisées régulièrement à l'étranger.

La bibliothèque des Archives nationales assure depuis 1971 un rôle de conservation et de transmission du patrimoine linguistique et culturel. Elle recense à ce jour plus de 10 000 livres et 2 000 périodiques, écrits en tibétain ou traitant de la culture tibétaine. Des manuscrits de plus de trois cents ans (enseignements du Bouddha et commentaires) ont par ailleurs pu être sauvés lors la Révolution culturelle et sortis du Tibet. La bibliothèque est réputée pour ses cours de langue tibétaine et d'études bouddhiques, ouverts à tous.

Enfin, le Norbulingka – du nom de la résidence d'été du Dalai-Lama à Lhasa –, est voué à la préservation et à l'enseignement des arts tibétains. Il abrite notamment des ateliers de sculpture sur bois et de peinture sur toile (*thangka*), ainsi qu'un musée des costumes du Tibet.

Dès 5 heures du matin et jusque tard le soir, des Tibétains de tout âge circumambulent sur le chemin serpentant à travers les pins en contrebas du temple principal et de la résidence du Dalai-Lama. Jalonné de *mani*, le *lingkhor* s'anime ainsi chaque jour du ballet de ces hommes et de ces femmes qui, tout en psalmodiant leurs mantras et en égrenant leurs *mala*, tournent inlassablement les moulins placés sur leur chemin. Les *lungta* claquent au vent, laissant leurs prières s'envoler vers un ciel qui leur est ici plus clément...

Lever de drapeau à Mc Leod Ganj

Après quelques jours d'acclimatation et de mise au point pour achever les derniers préparatifs de notre expédition, le jour tant attendu est arrivé. Ce matin débute officiellement notre marche. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous traversons maintenant la ville en direction du temple principal de Mc Leod Ganj. Hier encore, dans ces mêmes rues, nous discutons avec les habitants pour leur expliquer le sens de notre marche. Beaucoup d'entre eux nous ont assurés de leur présence lors de la cérémonie du lever de drapeau. Ils ont tenu effectivement parole.

Sur la place qui fait face au temple, nous découvrons, ébahis, une foule immense. Des moines en tenue pourpre, de vieilles femmes vêtues de la robe traditionnelle, beaucoup de jeunes, des familles entières. Tous sont venus pour nous soutenir. L'image de cette foule bigarrée restera gravée dans nos mémoires durant toute la marche. Vraiment, nous ne nous attendions pas à de tels encouragements !

Avec nos sacs sur le dos, prêts à partir, nous ressentons pour la première fois la reconnaissance de cette population d'exilés, pour qui nous nous apprêtons à marcher pendant 45 jours. Nous ne sommes plus considérés comme de simples touristes, mais comme les participants à une marche pour la paix, et c'est avec une grande émotion que nous acceptons les *khata* que les gens nous passent autour du cou. Nous ne nous doutons pas alors qu'elles seront les premières d'une longue série... Difficile dans cette ambiance fiévreuse de savoir où donner de la tête ! Rapidement, nous voilà transformés en bibendum tibétain. Quatre d'entre nous arborent fièrement les drapeaux tibétains que nous porterons à tour de rôle le long de quelque 700 km du parcours. Signe de l'unité et de la souveraineté du Tibet, l'actuel drapeau a été dessiné par le 13^e Dalaï-Lama. On retrouve au centre de celui-ci la montagne enneigée, représentative du Tibet, appelé souvent "Pays des Neiges". Elle est surmontée d'un soleil rayonnant, symbole de liberté et de prospérité pour l'ensemble du peuple tibétain, tandis que, dans le ciel, six raies rouges désignent les six tribus originelles du pays. Sur le flanc de cette montagne figurent deux "lions des neiges" victorieux portant haut les "Trois Joyaux" du bouddhisme, en respect aux trois refuges spirituels : le Bouddha, le Dharma (la loi bouddhique) et le Sangha (la communauté monastique). Ils tiennent également un motif circulaire, marquant l'adhésion du peuple tibétain aux dix vertus édictées par le bouddhisme et aux seize codes civiques de la morale sociale. Enfin, la bordure jaune du drapeau symbolise l'épanouissement et la diffusion du bouddhisme dans toutes les directions. Malheureusement il ne flotte plus au Tibet depuis l'invasion chinoise de 1950, et toute personne trouvée en possession d'un drapeau tibétain au Tibet s'expose aujourd'hui à une peine de prison de 7 ans. On comprend mieux dès lors l'importance que revêt la cérémonie du lever de drapeau que nous nous apprêtons à exécuter symboliquement devant cette assemblée de Tibétains exilés...

Nous sommes reçus pour l'occasion par le Professeur Samdhong Rinpotché, Premier ministre du gouvernement tibétain en exil, qui se dit touché par notre engagement et nous souhaite bonne chance pour la marche. Une salve d'applaudissements vient clôturer son discours. Palden Gyatso, figure emblématique de la résistance tibétaine, est désolé de ne pouvoir nous accompagner. Il a tenu toutefois à nous assurer de son soutien et se tient à nos côtés tout au long de cette cérémonie. Nous nous prêtons volontiers à une séance photo : suite à la conférence de presse que nous avons tenue la veille, quelques journalistes sont venus assister à la cérémonie et souhaitent immortaliser notre groupe avant le grand départ.

L'heure de hisser le drapeau est venue. Nous partons en remerciant et saluant l'assistance. Une foule de Tibétains nous accompagne sur les 6 km du chemin qui sépare McLeod Ganj de la ville de Dharamsala. Cela nous donne l'occasion de discuter avec certains d'entre eux, tandis que d'autres entonnent un chant sourd et vibrant. Parvenus à Dharamsala vient l'émotion des adieux. Nous partons. Nous irons jusqu'au bout, comptez sur nous ! Bon courage ! Que les Dieux soient avec vous !



Ngawang Kyon Mey

Deux yeux rieurs et un sourire éclatant fendent son visage de lune. Il a dans le regard une candeur que l'on pourrait prendre pour de la naïveté ou de l'innocence... jusqu'à ce que ce jeune homme solitaire vienne, presque timidement, s'asseoir à vos côtés et commence à parler. Sans jamais se départir de son irrésistible sourire, il évoque son enfance dans la ferme de ses parents, à Toelung, un petit village de 600 âmes aux environs de Lhasa. Il travaille là avec ses sept frères et sœurs, ne fréquentant que durant six mois l'école tibétaine du village. À 18 ans, quand il entre au monastère de Drepung, l'une des trois plus grandes universités monastiques du Tibet, il a tout à apprendre. Il ne s'agit pas seulement d'un lieu de culte et Ngawang Kyon Mey y étudie le bouddhisme, la philosophie, la culture, les arts, mais aussi l'histoire de son pays, le Tibet, dont ses parents n'ont jamais osé lui parler par crainte des représailles. *"C'est alors seulement, avoue-t-il, que j'ai pris conscience qu'il me fallait agir pour sauver mon pays, ma religion, ma culture..."*

En 1998 – Ngawang Kyon Mey a 26 ans –, il participe pour la première fois à une manifestation pro-indépendantiste à Lhasa et, quelques mois plus tard, placarde jusqu'à 200 affiches "Free Tibet", "Longue vie au Dalai-Lama" ou "Chinois dehors" sur les murs de la capitale. *"J'agissais seul, explique-t-il, car conscient du danger que j'encourais, je ne voulais pas risquer de trahir qui que ce soit en cas d'arrestation. Dix jours plus tard, le 17 septembre 1998, la police est venue m'arrêter au monastère. Je ne sais pas qui m'a dénoncé, car j'avais pris soin de ne parler de mes activités à personne, mais les Chinois paient les gens pour favoriser la délation..."* Puis, sur un ton que l'on pourrait presque croire badin, il raconte les deux jours d'interrogatoire qui suivent, les menottes qui lui entaillent poignets et chevilles, les matraques électriques, les tortures auxquelles il est régulièrement soumis... Il raconte ses journées au centre de détention de Gutsa où il est incarcéré avec 600 autres prisonniers politiques, et où il partage une cellule de 12 m² avec sept codétenus. *"On venait chaque jour me chercher vers 9 heures du matin pour m'isoler dans une pièce voisine. Là, de trois à sept policiers chinois se relayaient pour me questionner, me battre sans merci et me torturer, avant de me reconduire, souvent inconscient, dans ma cellule"*. Un mois plus tard, transféré sans aucune forme de procès à la prison de Sitru, il est placé dans une pièce de 5 m² dont il ne sortira pas pendant deux ans. Le confinement est une autre des nombreuses tortures utilisées par les Chinois... *"On me donnait très peu à manger, tout juste un peu de riz et d'eau chaude. J'étais affamé et totalement désespéré. Je ne pensais alors qu'à mourir"*.

"À ma libération, le 18 septembre 2000, je suis retourné travailler dans la ferme de mes parents, mais à peine quatre mois plus tard des villageois sont venus me prévenir que j'étais de nouveau recherché par la police... Je n'avais alors d'autre choix que de fuir". Sans avoir pu s'y préparer, sans avoir même le temps de prévenir sa famille, Ngawang Kyon Mey se jette sur les chemins de l'exil pour échapper à ses tortionnaires. C'est ainsi – mais à quel prix – que commence son long voyage vers la liberté : le bus jusqu'à Shigatsé, puis une marche de 45 jours, seul à travers l'Himalaya, dans les conditions les plus rudes qui soient et sans même connaître la route à suivre. On est alors au cœur de l'hiver et Ngawang Kyon Mey, mal équipé comme la plupart des candidats au départ, n'a pour tout bagage qu'un petit sac en toile dans lequel il a tout juste eu le temps de fourrer un peu de *tsampa*. Des journées et des nuits entières à progresser tant bien que mal dans la neige et le froid, malgré la faim et la peur d'être, à tout moment, repéré par les soldats chinois. Ils sont nombreux à patrouiller dans les montagnes et sont sans pitié pour les fugitifs qu'ils ont le malheur de rattraper. On croirait entendre le récit de l'un de ces explorateurs du XIX^e siècle qui, au péril de leur vie, cherchèrent à pénétrer sur le "Toit du monde", pour être le premier Occidental à entrer dans

Lhasa, la "Ville interdite" mais nous sommes en 2000 et ce garçon qui force l'admiration est un Tibétain fuyant sa terre natale. Quand on considère les difficultés qu'il a dû surmonter, on s'étonne moins de le voir aujourd'hui trotter sur un glacier en chantant, à plus de 4 600 m d'altitude, alors que les autres marcheurs de la "Transhimalayenne" avancent péniblement et que chacun cherche son souffle !

Aidé par quelques nomades rencontrés en chemin, il parvient finalement un mois et demi plus tard à la frontière, qu'il traverse de nuit pour ne pas attirer l'attention de la police népalaise. Au centre d'accueil des réfugiés tibétains de Katmandou commencent les premières formalités administratives : enregistrement, interrogatoire, visite médicale, délivrance d'un laissez-passer pour l'Inde. Grâce à un réseau aujourd'hui bien organisé, il est conduit à Dharamsala où il pourra, comme tous ses compagnons d'infortune, rencontrer Sa Sainteté le Dalai-Lama, celui qu'il dit avoir été sa seule raison de survivre quand il était le plus désespéré.

À sa sortie de l'hôpital, six mois plus tard, il contacte une association d'ex-prisonniers politiques installée à McLeod Ganj, le Gu Chu Sum, qui le prend en charge jusqu'à ce qu'il puisse enfin s'assumer. Il travaille aujourd'hui dans leurs ateliers de confection et milite avec eux pour la libération des quelque 250 personnes toujours retenues dans les geôles chinoises. *"Je ne pense pas retourner un jour au monastère, conclut-il. Je veux maintenant m'investir dans des actions plus politiques, témoigner de ce que j'ai subi et de ce que subissent encore mes amis retenus au Tibet ; je veux me battre pour leur liberté et celle de mon peuple ; je veux agir pour retrouver un jour ma famille, dont je suis depuis sans nouvelles".*



Ngawang Kyon Mey et Aurélie Nicolas.

La bénédiction du 17^e Karmapa

Chacun retient son souffle tandis que nous sommes invités à pénétrer dans le salon où Sa Sainteté le 17^e Karmapa a accepté de nous recevoir. L'épaisse moquette absorbant le bruit de nos pas, notre entrée ne trouble en rien le silence religieux qui règne en ce lieu. L'instant est solennel. À l'autre bout de la pièce, un jeune homme au doux visage rond, drapé dans sa robe pourpre, est assis à même le sol. Une sérénité grave, étonnante pour un garçon de son âge, émane de lui. Urgyen Trinley Dorje vient en effet tout juste de fêter ses 17 ans, mais se voit déjà investi d'une charge importante. En tant que réincarnation du 16^e Karmapa, il est aujourd'hui le chef de l'ordre kagyü, l'une des cinq écoles religieuses du bouddhisme tibétain. Dans un même élan nos amis tibétains se jettent à terre. Joignant successivement les mains au niveau du front, de la bouche et du cœur, symboles respectifs du corps, de la parole et de l'esprit, ils se prosternent en signe de respect devant le troisième dignitaire de la hiérarchie bouddhique. Nous nous contentons pour notre part d'adopter une attitude de déférence en progressant à demi courbés. Plongé dans un mutisme quelque peu déconcertant, le jeune homme esquisse tout juste un petit sourire et un hochement de tête quand une personne de son entourage lui chuchote à l'oreille l'objet de notre visite. Puis, sans se départir de son impassibilité, il nous invite à nous approcher pour nous remettre la traditionnelle *khata*, symbole de bon augure, ainsi qu'une médaille et un ruban destinés à nous protéger durant la marche.

Au mois de janvier 2000, le Karmapa a quitté son monastère de Tsurphu, situé près de Lhasa, et fuit le Tibet pour rejoindre la communauté tibétaine réfugiée en Inde. L'un des problèmes cruciaux posés par l'exil d'une partie de la population, et plus particulièrement celui des autorités religieuses, est fortement lié aux exigences inhérentes au bouddhisme tibétain. En effet ce bouddhisme, dit tantrique, ne se résume pas à l'étude des textes du Bouddha, mais s'appuie largement sur une transmission orale de maître à disciple de l'enseignement et des pratiques méditatives. Or, ceux qui sont restés au pays n'ont plus accès au savoir qu'ils auraient dû recevoir d'un maître réfugié aujourd'hui en Inde, au Népal ou en Occident. Il y avait donc urgence pour le 17^e Karmapa à venir rejoindre ses maîtres désignés, Tai Situ Rinpoché et Gyaltap Rinpoché, disciples du 16^e Karmapa, destinés à lui enseigner les initiations, transmissions et instructions de la tradition kagyü. Celle-ci, apparue au Tibet au XI^e siècle, lors de la seconde diffusion du bouddhisme sur les hauts plateaux du Pays des Neiges, appartient comme toutes les autres écoles du bouddhisme tibétain au Mahayana (Grand Véhicule), mais suit plus spécifiquement l'enseignement transmis par le célèbre poète yogi Milarepa (1052-1135).

La situation est en revanche plus critique pour le 11^e Panchen Lama, Gendun Choekyi Nyiama, aujourd'hui âgé de 13 ans et retenu prisonnier avec sa famille par les Chinois depuis 1995. Ces derniers refusent en effet de reconnaître le choix du Dalai-Lama et veulent imposer un autre garçon, Gyaltzen Norbu. Fils d'un fonctionnaire du Parti Communiste Chinois, celui-ci a été officiellement intronisé le 29 novembre 1995 au monastère de Tashilumpo, à Shigatsé, siège historique de tous les Panchen Lama. En tant que deuxième hiérarque du bouddhisme tibétain, le Panchen Lama est le personnage le plus important après le Dalai-lama, dont il est censé recevoir son éducation. En plus du lavage de cerveau qu'il doit très certainement subir, Gendun Choekyi Nyiama se voit donc refuser l'accès à l'instruction indispensable pour pouvoir assumer dans l'avenir son rôle de guide spirituel et former à son tour le prochain Dalai-Lama. Depuis que le 5^e Dalai-Lama, Lobsang Gyatso, octroya le titre de Panchen Lama ("grand sage érudit") à son maître spirituel, Lobsang Chogyen, pour lui rendre hommage, ils

s'impliquent en effet à tour de rôle dans la quête de la réincarnation de l'autre et dans son éducation.

Mais nous sommes pour notre part assez loin de toutes ces considérations tandis que nous quittons, toujours à pas feutrés, la salle d'audience. L'entretien fut bref, mais cette bénédiction suffit pour nous insuffler un courage et une détermination à toute épreuve. Ne serait-ce qu'à voir l'émotion qui se lit sur le visage de nos amis tibétains et la ferveur manifestée lors de cette rencontre, on se dit que la foi du peuple tibétain n'est pas près de s'éteindre.



Entretien avec Tai Situ Rinpoché

Tel Ulysse attiré par le chant des sirènes, nous nous laissons guider par le son des trompes et des tambours. Nous ne devinons d'abord que la toiture dorée qui émerge au-dessus de la pinède. Ce n'est qu'au tout dernier moment, alors que nous prenons pied sur un petit plateau dégagé, que le monastère de Palpung, construit dans le respect de l'architecture traditionnelle tibétaine, nous apparaît dans toute sa magnificence. Comment ne pas se sentir tout petit devant cette silhouette massive dressée sur quatre étages ? Une douce impression nous envahit soudain... celle d'avoir été transportés tout là-bas, au-delà de l'Himalaya. Autre lieu, autre temps. Nous ne pouvons tout d'abord pas entrer dans le temple, car des centaines de Tibétains s'y sont rassemblés pour suivre une *puja*. Lorsque enfin nous parvenons à y pénétrer nous sommes éblouis par la richesse des lieux, une opulence qui rompt avec la sobriété du temple de McLeod Ganj. Au milieu des volutes d'encens, à la lueur des lampes à beurre, un Bouddha Maitreya de plus de 12 m brille de mille feux. À ses pieds s'étire un autel couvert d'offrandes, de délicates *torma* et de sept immenses bols en argent remplis d'eau claire. Nous admirons les splendides *thangka* brodées de fils d'or qui invitent le fidèle à la méditation. Nos yeux courent sur les incroyables fresques qui habillent les murs et les poutres savamment sculptées, nos regards se perdent dans ces entrelacs de formes étranges, reflètent leurs couleurs chatoyantes. Pas un centimètre carré qui n'ait échappé à l'habileté d'artistes inconnus.

Le supérieur du monastère de Palpung est un homme plein d'humour... de bon sens aussi. Alors que nous lui faisons part de notre projet et de notre souhait d'apporter, à travers cette marche, "notre petite pierre" à la défense de la cause tibétaine, il nous répond avec un air malicieux : *"Pourquoi vous contenter d'une petite pierre ? C'est avec de gros rochers que nous parviendrons à élever une montagne !"* Puis s'interrogeant sur nos motivations, il nous demande sans détour : *"Que cherchez-vous dans cette marche ? Que pensez-vous y trouver ?"* Posée aussi abruptement, la question a de quoi déconcerter. *"Tant de personnes s'investissent dans l'humanitaire, nous explique-t-il, dans l'espoir de donner un sens à leur vie. C'est une démarche fort louable que de vouloir défendre une cause, quelle qu'elle soit, mais encore faut-il déjà se connaître, être en paix avec soi-même et ne pas rechercher dans cet engagement à se prouver quelque chose ou à gérer son propre mal-être."*

Arrivé en Inde à l'âge de six ans, sur les traces de son maître, le 16^e Karmapa, Tai Situ Rinpoché assume depuis 1975 la direction spirituelle du monastère de Palpung et contribue à son tour à l'éducation du 17^e Karmapa, Ugyen Trinley Dorje. Il n'en demeure pas moins un grand voyageur, féru de poésie, d'architecture et de géomancie, ayant participé à de multiples conférences et enseignements dans le monde. Le monastère qu'il dirige est l'un des plus importants du nord de l'Inde et accueille 260 disciples de l'ordre kagyü.

Plus de 25 000 religieux ont aujourd'hui rejoint les 200 monastères érigés en Inde, au Népal ou au Bhoutan. Là, ils peuvent pratiquer leur foi en toute liberté et préserver, dans l'exil, l'une des expressions les plus vivantes de l'identité et de la culture tibétaines. Moines et nonnes composent en effet une large majorité des quelque 4 000 Tibétains qui fuient chaque année leur pays. Bien que la Chine déclare avoir réinstauré la liberté de culte, la répression religieuse exercée depuis 1959 n'en demeure pas moins violente et systématique. Depuis l'invasion chinoise, plus de 6 000 institutions bouddhiques ont été détruites et celles qui depuis ont été reconstruites ne le sont souvent qu'en façade ou pour les seuls besoins du tourisme. Les Chinois qui se targuent de participer à cette reconstruction n'en ont pas moins démantelé à l'automne 2001 le Sethar Institute, le centre d'études bouddhiques le plus éminent du plateau tibétain, qui hébergeait plus de 8 000 personnes.

Les Chinois imposent partout leur loi : limitation drastique du nombre de moines et de nonnes dans les monastères, main mise sur toutes les activités religieuses par des comités chargés de contrôler les admissions, les enseignements, la discipline et les cérémonies de chaque établissement, programmes de "rééducation patriotique" visant à décourager toute activité séparatiste. Des centaines de religieux ont ainsi été renvoyés dans leurs familles. On estime aujourd'hui à quelque 250 le nombre de prisonniers politiques qui croupissent encore dans les geôles chinoises pour avoir exprimé des opinions contraires à la politique du Parti ou avoir refusé de dénoncer la "clique du Dalai-Lama". Quant aux civils, ils ne sont pas plus à l'abri des poursuites de la police et s'exposent également à l'emprisonnement s'ils sont trouvés en possession de tout objet religieux tels qu'autels, *thangka*, statue ou photo du Dalai-Lama.

Les paroles du Tai Situ Rinpoché résonnent différemment en chacun de nous alors que, songeurs, nous regagnons notre camp, installé à quelques centaines de mètres du monastère. Nous faisons le soir même la connaissance de nos guides, Jampa, Yeshe Lama, Raj, Yeshe Kelsang, Inder, Chandon et Karma, qui nous accompagneront tout au long de ces 45 jours de marche. Nos sacs sont bouclés et après une dernière journée de mise au point, nous nous apprêtons enfin à prendre la route.

Namdol Tenzin

Namdol Tenzin a 30 ans. C'est une jeune femme douce et discrète, mais qui cache sous des airs timides une énergie et une force de caractère peu communes. Quand elle parle de son pays, le Tibet, son regard de jais se voile d'une brume de tristesse et dans sa voix pointent les accents d'une détresse, d'une rage, qu'elle a peine à contenir. Elle demeure en effet à jamais marquée par les terribles épreuves subies dans les geôles chinoises et sur les sentiers hasardeux de l'exil. Le sujet n'est pas facile à aborder, et c'est la gorge serrée qu'elle raconte : "Je suis née à Ghankyi, un petit village de campagne situé non loin de Lhasa. J'y ai passé toute mon enfance, aidant ma mère à la cuisine ou aux travaux de la ferme. À 9 ans, mes parents m'ont envoyée à l'école tibétaine du village où j'ai été scolarisée pendant deux ans. Malheureusement ces écoles de campagne ne disposent d'aucun moyen et le niveau d'enseignement dispensé est très faible. Pour recevoir une éducation correcte, il faut aller étudier en ville, dans une école chinoise. De toute façon, les professeurs sont tenus de ne parler que le chinois et il est très difficile, pour nous autres Tibétains, de suivre les cours. Nous devons, de plus, payer des frais de scolarité, auxquels les élèves chinois ne sont pas ou peu soumis. J'ai sept frères et sœurs et mes parents n'auraient jamais pu financer nos études."

À 16 ans, Namdol décide d'entrer au monastère, à Lhasa. Celui-ci abrite à l'époque plus de 200 nonnes. La majeure partie de la journée est consacrée à la prière et à la méditation, mais Namdol et ses compagnes obtiennent parfois l'autorisation de se rendre en ville. C'est au monastère, dit-elle, que s'est éveillée sa conscience politique : "*On m'a fait écouter une cassette enregistrée par le Dalai-Lama. On m'a tout expliqué de notre histoire et comment, en quelques années, sous l'influence de Mao Tse Tong, les Chinois ont transformé notre capitale, puis tout le pays, en véritable province chinoise. Avant cela, j'avais vaguement entendu dire qu'il y avait des manifestations à Lhasa, mais sans trop savoir pourquoi.*"

Namdol décide dès lors de combattre pour la survie du Tibet et participe à diverses marches de protestation. "Ces mouvements, spontanés ou non, pouvaient rassembler de deux à plusieurs centaines de personnes et nous criions des slogans anti-chinois. Je n'ignorais pas que d'autres Tibétains avaient été emprisonnés pour avoir protesté comme nous le faisons, mais je crois que je ne réalisais pas vraiment les risques que j'encourrais..."

Le 10 décembre 1989, quand Sa Sainteté le Dalai-Lama reçoit le prix Nobel de la Paix, les Tibétains ont le cœur en fête et célèbrent cet événement comme ils le peuvent. Namdol et quelques amies participent à une cérémonie au cours de laquelle elles font brûler de l'encens et entonnent quelques prières. De tels agissements ne sont pas, bien sûr, du goût de la police chinoise qui entreprend aussitôt de punir toutes les personnes qui ont pris part à ce petit rassemblement. Namdol est arrêtée, elle vient d'avoir 19 ans.

"*Quand ils m'ont prise, se souvient-elle, j'avais encore sur moi des pamphlets en provenance de l'Inde que j'affichais ou distribuais en ville. Je n'ai pas eu le temps de m'en débarrasser et la police en a conclu que j'appartenais à une organisation. Durant les interrogatoires auxquels j'ai été soumise pendant des semaines, les policiers n'ont eu de cesse de me frapper. Je n'ai pas reçu d'électrochocs, en raison de ma santé précaire, mais ils m'assénaient de violents coups de bâtons sur la tête.*" Emprisonnée au centre de détention de Gutsa, elle partage sa cellule avec une autre nonne et quelques prostituées. "*Nous étions toujours sous surveillance et n'avions pas le droit de parler de politique. En plus d'être très peu nourrie, on me prélevait régulièrement de grande quantité de sang de manière à m'affaiblir un peu plus*", ajoute-t-elle en étouffant des larmes.

Contre toute attente, Namdol est finalement relâchée quatre mois plus tard. "*Incapable de parler et de garder l'esprit clair, je ne leur étais plus d'aucune utilité*", explique-t-elle. Sous surveillance rapprochée – la police pense pouvoir remonter grâce à elle une filière –, elle séjourne quelque temps à l'hôpital avant de rejoindre la ferme familiale. Elle réalise toutefois très vite qu'elle n'a aucun avenir dans ce pays. À jamais étiquetée activiste politique et séparatiste, elle ne peut espérer trouver le moindre emploi. En 1991, Namdol décide finalement de quitter le Tibet pour rejoindre l'Inde. Elle est en effet convaincue de pouvoir poursuivre ses actions plus efficacement en dehors du pays, loin du regard des Chinois. N'ayant pas le droit de voyager, elle prétexte une visite à l'hôpital de Lhasa pour obtenir l'autorisation de se rendre dans la capitale. De là, elle rejoint finalement le sud du pays, où elle organise son évasion. Avec l'aide d'un passeur, elle réussit à traverser l'Himalaya pour rejoindre le Népal en compagnie d'une vingtaine d'autres Tibétains. Ils ne disposent d'aucun équipement et se nourrissent uniquement de racines, d'herbes et de *tsampa*. Il leur faudra plus de deux mois de marche, de jour comme de nuit et dans des conditions extrêmes, pour rejoindre Katmandou. Après 12 jours d'hospitalisation, Namdol est conduite à Dharamsala où elle arrive en mai 1991, épuisée, mais sauvée.

C'est là qu'elle vit depuis, sous le statut de réfugiée politique. "Je fus surprise de constater, à mon arrivée, que le Dalai-Lama et notre gouvernement avaient trouvé refuge à Dharamsala. Au Tibet, on sait que Sa Sainteté réside en Inde, mais guère plus." Avec quelques compagnons rencontrés au Centre de réfugiés, elle décide de créer une association pour la défense des prisonniers politiques tibétains. Tous ont sauvé leur vie, mais ils souhaitent maintenant témoigner de ce qui se passe au Tibet. Le 27 septembre 1991, le Gu Chu Sum est créé, mais les débuts sont difficiles : "Nous avons décidé de gagner un peu d'argent en vendant des pains tibétains, se souvient-elle, mais nous ne parvenions pas à gagner plus de 12 roupies par jour. Nous avons finalement ouvert un petit atelier de couture, mais nous n'étions pas suffisamment bien équipés pour que cela puisse marcher." La chance leur sourit finalement sous les traits d'un voyageur japonais qui visite leur boutique et, touché par leur cause, décide de les soutenir financièrement. Le Gu Chu Sum a depuis beaucoup grandi et compte aujourd'hui un restaurant, des ateliers de couture et un cybercafé qui permettent, par les bénéfices qu'ils génèrent, de soutenir les activités de l'association.

Maman d'un petit Tenzin (4 ans), Namdol travaille aujourd'hui comme couturière dans l'un des ateliers de confection du Gu Chu Sum. Dharamsala est pour elle, comme pour beaucoup d'autres exilés tibétains, la ville-refuge. Namdol sait que son fils trouvera là un environnement et une éducation meilleurs qu'au Tibet. Elle a fait le bon choix, elle en est convaincue, mais elle n'oublie pas pour autant la Mère Patrie et participe à de nombreuses manifestations pour la libération de son pays.

Mariée avec le secrétaire général du Gu Chu Sum, vie privée et vie militante sont pour elle indissociables. Elle n'a d'ailleurs pas hésité à abandonner travail et famille durant deux mois pour participer à la "Transhimalayenne". Malgré une hanche douloureuse et sans aucun entraînement physique, elle a courageusement effectué les 700 km du parcours, gravissant des cols à plus de 5 000 m d'altitude. Sans jamais se plaindre, Namdol a forcé l'admiration de tous les marcheurs qui ont salué sa détermination et son courage. À chaque *chorten* rencontré sur le chemin, Namdol accrochait une écharpe en soie blanche "pour que le vent emporte sa prière". Et le soir, autour du feu, après avoir récité quelques mantras, elle prenait part aux chants d'une petite voix hésitante, mais quand le silence se faisait, elle entonnait d'une voix vibrante d'émotion la mélodie qu'elle chantait en prison avec ses compagnes de cellule. Comme un message de paix dans la nuit...



Au fil des jours... de Bir à Manali

Floc, floc... Une pluie battante s'abat depuis ce matin sur notre campement. Engoncés sous nos capes de pluie, trempés avant même de commencer la marche, nous ne disons mot. L'appréhension devant le chemin qui nous attend, l'émotion d'être à l'orée d'une grande aventure, la conscience, peut-être, du risque que l'on prend... Chacun réalise que le jour J est enfin arrivé. Les sacs et tentes rangés en hâte sous des trombes d'eau, nous écoutons les derniers conseils de notre chef d'expédition. En nous serrant la main, Dorjee nous souhaite bon courage. *"C'est un signe du ciel, les Dieux sont avec vous"*, lance-t-il tout sourire. Nous n'en doutons pas. Toujours est-il que nous partons sans effusion de joie, avec la solennité qui convient finalement au moment. La réception surprise qui nous attend une heure plus tard au village de Bir nous réchauffe autant le corps que le cœur. Une fois de plus nous sommes touchés par la ferveur et les encouragements des Tibétains. Un thé au lait, suivi pour les plus courageux du traditionnel thé au beurre salé, quelques biscuits, une bonne provision de *khata* et nous voici prêts à repartir... Entre-temps, la pluie s'est arrêtée.



La mousson, imprévisible et capricieuse, ne nous gênera finalement pas longtemps. Après quelques jours de marche, nous dépassons la limite des nuages bas et progressons sous un soleil de plomb. La pluie a disparu, mais le vent est, lui, toujours bien présent. Il donne à nos drapeaux des airs conquérants et rafraîchit nos joues, en feu sous l'effort. Il se révélera du reste un allié agréable tout au long du chemin... excepté quand il nous faut monter nos tentes !

Dès le troisième jour, mais plus encore passé notre premier col, la Thamsar Pass (4 700 m), les courbatures et les premières ampoules nous rappellent à l'ordre. L'altitude agit comme une enclume sur nos corps et nos organismes sont mis à rude épreuve. À la canicule de la journée succède la gelée de la nuit. Les duvets et autres vêtements dits "techniques" sont vivement appréciés. Pas question toutefois de se plaindre, d'autant que nos amis tibétains, toujours souriants, sont là pour nous donner l'exemple.

Notre première journée de repos est néanmoins accueillie par des cris de joie et des soupirs de soulagement. Sous les regards amusés des habitants du village de Bara Banghal, nous plantons nos tentes au bord de la rivière. Depuis une semaine que nous sommes partis, c'est pour nous l'occasion de faire grandes lessives et toilettes. Certains en profitent aussi pour flâner dans le village, admirant ses longues maisons en rondins qui ne sont pas sans rappeler l'architecture de nos villages savoyards. La chaîne des Dhauladar, que nous traversons en direction de Manali, ressemble finalement beaucoup aux montagnes des Alpes, avec ses sommets enneigés, ses forêts de sapins et ses gentianes. Bara Banghal se situe à deux jours de marche de la première route et la plupart de ses habitants ne vivent là que quatre mois par an, de juin à septembre. Nous profitons de cette étape pour rencontrer les professeurs et les élèves de l'école, voisine de notre campement, qui accueille 70 enfants répartis en 8 classes. Nous visitons également le dispensaire du village et laissons quelques médicaments au médecin.

Alors que la mise en jambe est difficile, l'organisation de la vie au campement est, elle, rapidement opérationnelle. Le nombre finalement réduit de participants nous permet de bénéficier d'une tente par personne et nous ne tardons pas à les personnaliser pour les reconnaître plus facilement lors du déchargement des mules. Progressivement, un rituel s'installe : réveil au "chant du coq", rangement des sacs, pliage des tentes, petit-déjeuner tous ensemble, puis chargement des mules et séance de badigeonnage à la crème solaire. Enfin le départ, toujours assez tôt pour profiter au maximum de la fraîcheur. Le soir venu, après avoir déchargé nos sacs et monté rapidement nos tentes, nous profitons des derniers rayons du soleil pour faire un brin de toilette dans l'eau glacée des torrents, puis nous nous habillons chaudement en prévision du froid qui accompagne nos soirées.

Si, au déjeuner, nous dévorons généralement notre pique-nique avec grand appétit, nous n'en apprécions pas moins notre dîner, souvent composé de spécialités tibétaines préparées par notre chef cuisinier, Yeshi Lama, qui manie aussi bien les poêles que les chants traditionnels. Nous avons d'ailleurs à maintes reprises la chance de l'écouter et d'entonner au clair de lune, avec toute l'équipe, des airs traditionnels, réchauffés par un feu de bouses de yaks. C'est au cours de ces soirées animées que l'échange de culture avec nos amis tibétains est le plus riche.

Les longues journées de marche nous permettent aussi de faire plus amplement connaissance avec ces exilés, anciens prisonniers politiques ou simples opposants au régime chinois... L'anglais est malheureusement notre seul moyen de communication et l'échange reste donc parfois un peu limité. Heureusement, le langage des signes résout souvent bien des problèmes linguistiques ! Une réelle complicité s'est ainsi installée entre nous et ne cesse de grandir au fil des jours. Nous apprenons tous beaucoup de ces Tibétains, non seulement par le récit de leur vie, mais aussi et surtout par leurs attitudes et leur état d'esprit. Ils nous expliquent la symbolique des drapeaux à prières, nous invitent à accrocher avec eux des *khata* en haut des cols ou à tourner autour des *chorten* "dans le sens des aiguilles d'une montre". Au passage de notre premier col à plus de 5 000 m, ils partagent notre joie de découvrir des alignements de *mani*, ces pierres sculptées déposées en offrande par des nomades de passage, et précieusement conservées par le temps. Ces monuments bouddhiques nous ont toujours beaucoup impressionnés, tout comme nos rencontres avec les bergers des plaines, venus accompagner leurs bêtes sur les hauts plateaux le temps d'un été. La récompense de ces entrevues, malheureusement trop rares : du bon lait de chèvre versé généreusement dans nos gourdes pour venir améliorer notre "quatre-heure".



Rencontre avec la colonie tibétaine de Manali

Deux jours maintenant que nous descendons vers Manali. Finie la fraîcheur des hauteurs, nous retrouvons progressivement des températures plus clémentes et une végétation plus dense. Nous sentons que nous nous approchons de la civilisation. Dernier bivouac en forêt, dernière marche au cœur d'une végétation luxuriante, d'où s'échappent des chants d'oiseaux et des cris de singes. Nous ne savons plus très bien si nous progressons encore sur les contreforts himalayens. Nous ressentons la fatigue de nos dernières ascensions et nos genoux ont du mal à nous soutenir pour effectuer les derniers kilomètres de descente tortueuse. Puis soudain, au détour d'un sentier, nous y sommes. La ville, la civilisation, les voitures et les inévitables klaxons indiens. Difficile retour au bruit et à la pollution. Inutile de décrire l'étonnement des habitants devant le spectacle de ces randonneurs tibétains et occidentaux, sortis de nulle part.

Ces douze jours nous ont vraiment déconnectés de la vie citadine et, en marchant vers le quartier tibétain de la ville, nous évoquons déjà avec envie notre prochaine nuit dans le silence de la nature. L'accueil que nous réserve la communauté tibétaine de Manali nous ramène à la réalité. Nous ne marchons pas pour notre plaisir, mais pour défendre une cause. Tous ces hommes et ces femmes venus nous souhaiter la bienvenue ne l'ont pas oublié, eux, et s'empressent de nous offrir des *khata* en signe de remerciement. Nous acceptons également avec joie les boissons que l'on nous propose, bien désaltérantes par cette chaleur étouffante. Après deux semaines de timides toilettes dans l'eau glacée des torrents, le temps est enfin venu de prendre une douche bien méritée. C'est aussi la première fois depuis notre départ que nous dormons dans des lits, entre quatre murs, mais plusieurs d'entre nous, opprésés par cette soudaine exigüité, préfèrent passer la nuit dans leur duvet sur la terrasse...

"Votre programme est chargé" nous annonce dès le lendemain Dorjee avec son éternel sourire. Rencontre ce matin avec les représentants des associations tibétaines. La réception a lieu au monastère de la ville. M. Sonam Gyatso, président de l'assemblée tibétaine locale, nous fait tout d'abord une présentation de Manali qui, avec ses 20 000 habitants, dont un tiers de Tibétains, constitue selon ses dires *"un exemple réussi de cohabitation entre Indiens et exilés tibétains"*. Tous les habitants de la colonie tibétaine, située à l'orée de la ville, bénéficient d'un système d'assurance solidaire et de facilités d'accès aux écoles et lycées de la région. L'autogestion a fait ses preuves depuis de nombreuses années. Tout en nous remerciant pour notre action, Mme Tsamchoe Lhakhang, responsable du Tibetan Welfare Office, nous expose sa vision de la situation au Tibet. *"Notre pays est aujourd'hui en grand danger. 7,5 millions de Chinois ont été transférés au Tibet, faisant des 6 millions de Tibétains une minorité dans leur propre pays. En détruisant nos temples, ils détruisent notre religion et notre culture. Atrocités, répressions et tortures ont été notre sort depuis plus de cinquante ans. Ces jeunes Tibétains, ici présents, en sont les témoins et les victimes. Nous sommes la deuxième génération d'exilés, nous sommes nés en Inde et n'avons jamais connu la Mère Patrie. Nous n'avons qu'un souhait, celui de pouvoir retourner un jour dans un Tibet libre. C'est grâce à votre action et à celles de nombreuses associations en France et dans le monde que nous y parviendrons."* Namdol et Kunsang fondent en larmes à l'écoute de ce discours. Très émus, nous posons pour une photo souvenir et recevons en cadeau un drapeau tibétain flambant neuf. Il viendra compléter notre parure pour la suite de notre marche vers Leh.

Avant de nous retrouver au restaurant où nous sommes invités à déjeuner par un représentant du Gu Chu Sum, nous profitons d'une heure de "quartier libre" pour envoyer quelques mails et rassurer nos proches. L'ambiance est très conviviale. Malgré l'excellente cuisine de Yeshe Lama, nous sommes heureux de pouvoir varier un peu notre alimentation...

Loin de nous pourtant l'envie de rester plus longtemps à Manali. Cette petite étape a été reposante, mais ne doit pas s'éterniser. Ne traînons pas, le Ladakh nous attend. Nous apprenons que Radio Tibet suit notre progression et que l'on parle de notre marche pour la paix jusqu'à Lhasa ! Regonflés à bloc, nous sommes tous prêts à reprendre la route et à gravir les nombreux cols qui nous séparent encore de Leh.

La cérémonie de départ organisée par la communauté tibétaine vient encore renforcer notre bel enthousiasme. Nous participons au rituel de purification du Sang Sal qui consiste à prier tous ensemble le Bouddha, puis à jeter dans un même élan de la *tsampa* en l'air en criant "Ki Ki So So Lha Gyal Lo" (Puissent les divinités qui se trouvent du côté de la vertu être victorieuses). Il s'agit ainsi d'exprimer les souhaits de bonheur que l'on forme pour soi et pour les autres, et les vœux de victoire sur tous les obstacles. Nous partons. Une trentaine d'hommes et de femmes, visiblement très émus, nous accompagnent sur quelques kilomètres, avant de nous saluer en joignant les mains au niveau du front. Tashi Delek ! Merci de votre hospitalité, merci de votre soutien, nous en serons dignes... Notre aventure continue.



Ngawang Wothoe

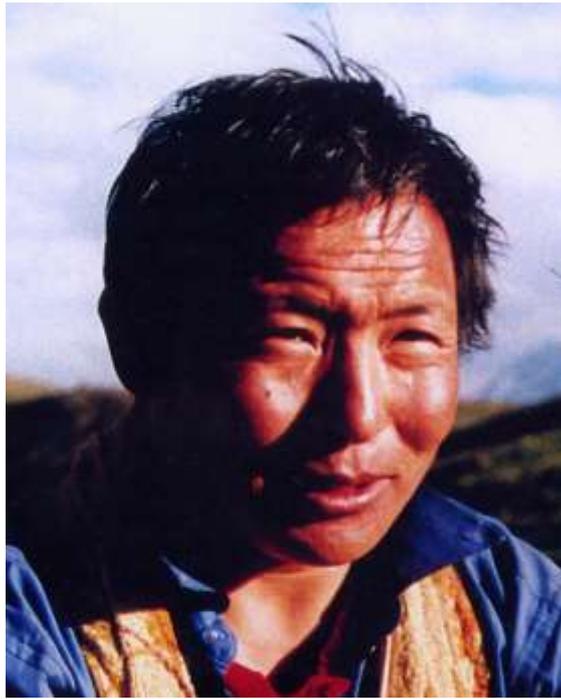
"À 17 ans, j'ai quitté ma famille et mes amis et j'ai fui Lhasa", ainsi se présente Ngawang Wothoe. Ce jeune Tibétain au regard doux, dernier d'une famille de cinq enfants, a déjà une longue histoire derrière lui. Tout commence à Lhasa, quand le jeune Ngawang Wothoe, alors âgé de 10 ans, se voit retiré par ses parents de l'école tibétaine pour suivre le cursus scolaire chinois. Une étape nécessaire pour lui donner des chances pour le futur. À l'époque, Ngawang n'a encore aucune idée de la situation particulière de son pays. Pour le protéger, ses parents ont préféré occulter tout propos relatif à l'invasion chinoise. Pourtant, quand le gouvernement Ziang Zemin impose des frais de scolarité pour les Tibétains, le contraignant à arrêter ses études, Ngawang Wothoe commence à se poser des questions.

Il entre alors à l'université monastique de Sera, situé à une heure de route de Lhasa. Il commence à y étudier les textes sacrés du bouddhisme tibétain, la philosophie, l'histoire, les arts... jusqu'à ce qu'un certain 10 mars 1996, il entende par hasard à la radio un reportage américain commémorant le soulèvement populaire de 1959 à Lhasa. Soudain, tout devient plus clair. Il quitte aussitôt le monastère pour rejoindre la capitale tibétaine. Malheureusement un moine à la solde des Chinois le dénonce à la police, qui le ramène de force à Sera et l'interroge longuement sur son attitude. Premier avertissement. Il reste tranquille quelque temps, mais ne peut se résoudre à vivre comme si de rien n'était. Cela en est trop.

Discrètement, il parvient tout de même à rejoindre sa famille à Lhasa. Ses parents ne savent encore rien de ses intentions, mais il est désormais décidé à lutter pour l'indépendance du Tibet. Un soir, les policiers le surprennent en train d'écrire "Free Tibet" sur un mur de la ville. Deuxième avertissement. Sa jeunesse le sauve une fois de plus – il n'a que 17 ans. Devenu un danger pour sa famille, il décide finalement de partir. En quelques jours, sous le regard de ses parents, tristes et impuissants, il organise sa fuite : un "passeur", un peu d'argent, quelques vêtements... puis viennent les adieux, pénibles et douloureux.

Il lui faudra un mois et demi de marche à travers l'Himalaya pour atteindre la capitale du Népal, Katmandou, puis le sud de l'Inde. Là, dans un monastère du Karnataka, il poursuit durant sept ans l'éducation entamée à Sera, mais ne parvenant pas à s'habituer au climat chaud et humide Ngawang Wothoe décide finalement de rejoindre Dharamsala, la ville-refuge. Cela fait maintenant plus d'un an qu'il y habite. Il suit des cours d'anglais et enseigne le tibétain aux touristes de passage. Il n'a pas revu ses parents depuis son départ, mais ne compte pas pour autant retourner au Tibet, tout du moins tant que la situation demeurera inchangée.

Quand il a appris l'existence de la marche et notre présence en ville, il ne lui a fallu que quelques heures pour se décider à y participer. Et c'est avec cette même détermination que chaque soir Ngawang Wothoe plantait le drapeau tibétain au point le plus haut du campement. Comme un défi au monde et à l'histoire.



Happy Birthday !

Le 5^e jour du 5^e mois de l'année du Cochon de Bois (6 juillet 1935), le petit Lhamo Teundrup pousse son premier cri dans une humble mesure de Takster, un village agricole de l'Amdo, au nord-ouest du Tibet. Trois ans plus tard, il deviendra le 14^e Dalai-Lama et prendra dès lors le nom, religieux celui-là, de Tenzin Gyatso.

Le 6 juillet 1977, née sous le signe du Cancer, la petite Aurélie fait ses premières vocalises à la maternité d'Asnières, en banlieue parisienne. Quelques années plus tard, elle deviendra une randonneuse chevronnée et sera bientôt surnommée par tous Lili.

6 juillet 2002. La journée a été longue ; les derniers kilomètres, surtout, nous ont semblé interminables. Mais quel tableau ! Dame Nature a déployé ici tous ses talents d'artiste. Les montagnes drapées de vert et de pourpre forment un écrin où se niche l'un des joyaux de la vallée, Chandra Tal. Rien ne vient troubler la quiétude des lieux, sinon quelques oies à tête barrée. Les eaux étonnamment turquoise du lac dessinent un immense miroir sur lequel se penchent les sommets couronnés de neiges éternelles. C'est dans ce paysage de carte postale que nous dressons ce soir le camp.

On perçoit aujourd'hui une certaine fébrilité chez nos amis tibétains. Ils s'apprêtent en effet à célébrer l'une des plus joyeuses fêtes de l'année, l'anniversaire de Sa Sainteté le Dalai-Lama. C'est qu'ils ont tout à la fois beaucoup d'admiration, de respect et de reconnaissance pour leur chef spirituel et temporel, un homme qui incarne à lui seul la résistance tibétaine et les valeurs fondamentales d'amour et de compassion. Si cette fête demeure interdite au Tibet, la communauté tibétaine en exil ne manque jamais de témoigner à cette occasion son affection et son soutien à son leader incontesté. Tout en partageant leur enthousiasme, nous nous préparons par ailleurs à célébrer les 25 printemps d'Aurélie. Un quart de siècle, ce n'est pas rien ! Deux anniversaires le même jour, la soirée n'en sera que plus joyeuse...

Jampa s'affaire pour donner à la tente mess des airs de fête. La caisse à biscuits recouverte d'une nappe à carreaux propre constitue un parfait petit autel sur lequel il dépose en offrande une *khata* et un bouquet de fleurs, que viendront bientôt compléter de nombreux plats. Une photo du Dalai-Lama a été épinglée au drapeau tibétain de manière à ce que Sa Sainteté puisse présider au dîner et, à la lueur des chandelles, ses yeux rieurs semblent s'amuser de notre petite assemblée. Yeshe Lama a confectionné pour l'occasion un superbe gâteau au chocolat, mais seule Aurélie soufflera ce soir ses bougies avec nous. La chaleur s'installe doucement tandis que nous levons tous nos tasses de thé au lait pour trinquer à sa santé... La fête peut commencer. Aux mélodies d'amour de Yeshe et aux chants patriotiques de Ngawang Wothoe, nous répondons tous en chœur par un très inspiré "*Alouette, gentille Alouette*" ou un non moins émouvant "*Jean Petit qui danse*", devenu "*Chapati qui danse*" pour nos amis tibétains qui apprécient visiblement beaucoup la chorégraphie. Nous avons quoi qu'il en soit un certain succès ! Il est vrai que nous nous gardons bien de leur traduire les paroles. "*Janeton prend sa faucille*" ? Euh, disons qu'il s'agit en gros d'une chanson d'amour... Cela se termine finalement au rythme des percussions autour d'un grand feu de bouses de yaks, sous un ciel de jais pailleté de milliers d'étoiles.

Happy Birthday Your Holiness ! Joyeux anniversaire Lili !



Sur la route de Leh

Quitter Manali, c'est pénétrer au Ladakh. Les yeux encore emplis de fleurs, de forêts et de sommets enneigés, nous attendions avec impatience de plonger au cœur de cette région surnommée "le pays des cols". Le choc est brutal. Passé la Rotang Pass (3 878 m), après seulement quelques jours de marche, nous nous sentons véritablement dans un autre monde. Un monde de pierre et de vent, rempli d'un immense vide. Finis les paysages verdoyants aux reflets alpins. Ici, les pierres remplacent peu à peu les fleurs, l'herbe, puis toute forme de végétation. Ici, même le silence est plus lourd. Connemara, Islande, Atlas marocain, Australie, Colorado... chacun y va de sa ressemblance, cherchant à retrouver dans sa mémoire le souvenir de paysages similaires, mais tous nous n'avons qu'une seule impression : celle d'être seuls au monde. Les Tibétains sont quant à eux frappés par la ressemblance des lieux avec le Tibet, particulièrement avec les hauts plateaux du Kham qui culminent à 4 500 m d'altitude.

Dans cet univers du tout minéral, les couleurs n'en sont pas moins saisissantes et nous en prenons plein les yeux au détour de chaque vallée. Le schiste vert et violet prend sous le soleil des teintes inimaginables. La montagne, telle une palette d'aquarelliste, décline toutes les teintes du gris au beige, en passant par le jaune et le bleu. Parfois nos pas heurtent un vieux fer à cheval rouillé, témoin d'une caravane passée.

Le mot solitude prend ici toute sa dimension et nous commençons à comprendre pourquoi le Ladakh est souvent qualifié de *moonland*, paysage lunaire. Nous observons en plusieurs occasions, le long de la route, au hasard d'un canyon particulièrement profond, des cheminées de fées. Ces constructions géologiques si originales donnent au lieu un charme surnaturel. Nous ne nous lassons pas de ce spectacle de la nature et progressons l'œil rivé sur les flancs des montagnes alentour. Heureusement, le sol est assez régulier, car nous risquerions à chaque instant de nous tordre une cheville...

Il est vrai que le chemin est particulièrement facile comparé aux sentiers tortueux de la chaîne des Dhauladar. Nous progressons le long des vallées du Lahaul et du Spiti, rejoignant parfois l'unique route qui relie Manali à Leh. Autrefois appelée "la petite Lhasa", la capitale du Ladakh demeure encore aujourd'hui un haut lieu du bouddhisme tibétain. Encaissée au fond de deux vallées, à près de 3 500 m d'altitude, la ville est particulièrement difficile d'accès et n'est reliée au monde que quatre mois par an, après la fonte des neiges et avant le retour des grands froids. La route que nous suivons permet de l'approvisionner en vivres et combustibles pour le reste de l'année. Inutile de préciser que la circulation y est soutenue, dans les deux sens, à toute heure du jour et de la nuit. Des voitures, quelques jeeps de touristes, mais surtout d'énormes et magnifiques camions, rivalisant tous de beauté et de fioritures. À l'intérieur comme à l'extérieur, chaque véhicule est semblable à un petit bijou. Les chauffeurs indiens, qui passent, il est vrai, la plupart de leur temps au volant, font preuve de beaucoup de zèle. N'était-ce leurs coups de klaxon intempestifs et les nuages de poussière qu'ils soulèvent sur leur passage, ces camions pourraient constituer une attraction fort divertissante pour les randonneurs que nous sommes. Toutefois, après avoir suivi cette route sur une centaine de kilomètres, en file indienne, nos drapeaux à l'épaule, nous ne sommes pas mécontents de retrouver les petits sentiers de terre, d'autant que sous l'ardeur des rayons du soleil, le bitume devient parfois gluant et difficilement praticable. L'occasion en tout cas pour nos amis tibétains d'inscrire "Free Tibet" sur ce sol rendu malléable... Nous admirons au passage le travail de fourmis des cantonniers qui s'appliquent à élargir, consolider et prolonger cet axe de circulation, vital pour les habitants de Leh et sa région. Inutile de préciser que la beauté hors du commun des paysages compense finalement largement ces petits désagréments.

Il nous faut également franchir la région "aux mille rivières". Nous devons souvent ôter nos chaussures pour traverser les cours d'eau, qui se révèlent parfois particulièrement profonds. Nous gardons tous le souvenir de cette matinée du 10 juillet, marquée par notre premier véritable passage de rivière. Nous nous étions levés de très bonne heure pour passer le gué avant la fonte des glaces. Après avoir affronté, non sans difficultés, le courant qui menaçait de nous emporter, et ce malgré nos harnais, nous nous sommes finalement tous retrouvés sains et saufs de l'autre côté de la rivière, mais mouillés jusqu'aux épaules. Le froid qui saisit les membres et la force du courant sont inimaginables ! Heureusement plus de peur que de mal, grâce au courage et à la force de nos guides.

À mesure que nous approchons de Leh, la terre se fait plus sèche et rocailleuse. Dire qu'ici s'étendait autrefois l'océan... Témoin de la formation millénaire de l'Himalaya, ce fossile de coquillage que des enfants tentent de nous échanger contre bonbons et bijoux de pacotille. Nous nous rapprochons de la civilisation !



Kunsang

À toute heure du jour, où qu'elle soit, Kunsang ne cesse d'égrener les 108 perles de son *mala* tout en psalmodiant ses mantras. Quand, à 18 ans, elle décide de quitter le Tibet, elle ne pense pas encore à l'exil. Née en 1968 à Toelung, un petit village des environs de Lhassa, elle a toujours travaillé dans la ferme familiale. N'ayant connu que le régime chinois et n'étant jamais allée à l'école, elle ignore tout de l'histoire de son pays. Alors fuir... Quoi ? Pourquoi ? Non, elle, ce qui la pousse ce n'est pas un rêve de liberté, mais l'espoir de rencontrer celui vers qui vont toutes ses pensées, Sa Sainteté le 14^e Dalai-Lama. On dit qu'il vit par-delà les montagnes, qu'à cela ne tienne, elle les franchira. Elle ne se doute pas alors que ce pèlerinage va bouleverser sa vie...

N'étant pas autorisée à voyager hors du pays – seuls les Chinois et les Tibétains travaillant pour le gouvernement chinois ont ce privilège –, Kunsang doit emprunter le même chemin que les candidats à l'exil. Première étape à Ngari, où elle se joint à d'autres jeunes Tibétains pour former un groupe et s'assurer les services d'un guide. Ils ignorent encore qu'il leur faudra six mois pour atteindre leur but. *"Notre traversée a été particulièrement difficile, se souvient Kunsang. Nous étions en plein hiver et devons faire face à des conditions climatiques vraiment extrêmes. Tempêtes de neige et avalanches nous empêchaient d'avancer, les routes étaient fermées et nous sommes parfois restés bloqués plusieurs semaines dans de petits villages de montagne. Les nombreux postes de contrôle chinois nous ont souvent obligés à faire de grands détours et nous avons été interceptés à la frontière par la police népalaise. Par chance, celle-ci s'est contentée de nous renvoyer d'où nous venions sans nous livrer aux soldats chinois. Finalement, nous sommes parvenus à franchir la frontière clandestinement quelques jours plus tard et nous sommes arrivés sains et saufs au centre de transit de Katmandou."*

Empruntant le circuit que suivent tous les réfugiés, Kunsang est donc conduite à Dharamsala pour y rencontrer le Dalai-Lama. *"Au cours de l'audience qu'il nous a accordée, il nous a brièvement conté l'histoire du Tibet et a exposé la situation dans laquelle se trouvait notre pays depuis l'invasion chinoise. Tout cela était nouveau pour moi. J'ignorais tout jusqu'ici de la répression exercée contre notre peuple, notre religion, notre culture. Je suis arrivée en Inde en mars et le 10 de ce mois il y eut de grandes manifestations pour commémorer le soulèvement populaire de 1959 à Lhassa. C'est alors que j'ai vraiment pris conscience de ce qui se passait et que j'ai décidé, malgré les recommandations du Dalai-Lama, de ne pas rentrer au Tibet."*

Kunsang reste un mois au centre d'accueil des réfugiés tibétains de McLeod Ganj, avant de partir étudier au Tibetan Children Village de Bir. Elle revient toutefois à Dharamsala un an plus tard pour s'y faire hospitaliser. La chance veut qu'elle rencontre un tailleur travaillant pour le Dalai-Lama qui lui apprenne le métier de couturière. Loin des siens et de sa terre natale Kunsang se reconstruit doucement. Comme l'écrit Palden Gyatso, *"Dans l'exil, il faut apprendre à oublier ceux que l'on aime, à vivre comme un orphelin."* En 1989, elle rencontre Gonpo Namgyal dont elle a aujourd'hui deux beaux garçons : Tenzin Kelsang, 13 ans, et Tenzin Samdup, 12 ans.

"Depuis, je ne suis retournée qu'une fois au Tibet, en 1992. Mon mari enseignait alors au Népal et il a pu nous procurer des cartes d'identité népalaises qui nous ont permis de rentrer illégalement au pays. J'en ai profité pour rendre visite en prison à ma sœur et à mon cousin, arrêtés en 1987, un an après mon départ, pour avoir participé à une manifestation pro-indépendantiste."

C'est grâce à ce même cousin, qu'elle rencontre, exilée en Inde à sa libération, les responsables du Gu Chu Sum et qu'elle intègre l'un des ateliers de confection de l'association. Dès que l'on pénètre dans la boutique de Jogiwara Road, le ronronnement des machines à coudre couvre l'agitation de la rue. Chemises pourpres ou orange, drapeaux à prière et *chuba* tapissent les murs du petit local où, avec une dizaine d'autres jeunes femmes, Kunsang excelle dans la confection de robes traditionnelles... une manière aussi de perpétuer la culture tibétaine. *"Je ne sais pas ce que le futur me réserve. Ma famille me manque, bien sûr, mais je ne souhaite pas retourner dans un Tibet chinois. Je veux offrir à mes fils le meilleur avenir qui soit et souhaite qu'ils se battent un jour, à leur tour, pour un Tibet libre."*



À la rencontre des nomades ladakhi

Dans cette immensité désertique qu'est le Ladakh, territoire grand comme deux fois la Suisse, les rencontres sont rares. Elles n'en prennent que plus de valeur. Les bergers que nous croisons sur notre route sont des nomades changpas. Ils appartiennent au peuple ladakhi qui vit depuis des siècles sur les hauts plateaux indo-tibétains, des deux côtés de l'Himalaya. Étonnés de voir approcher notre petit groupe, certains nous lancent des regards méfiants, puis finissent par esquisser un signe de tête ; d'autres, plus curieux, nous accompagnent un peu plus longtemps afin d'échanger quelques mots avec nos amis. Ils parlent en effet un dialecte très proche du tibétain, que Ngawang Wothoe peut nous traduire en anglais.

Nous sommes surpris d'apprendre combien leur culture et leur religion se rapprochent également de celles des Tibétains. Demeuré longtemps sous l'influence spirituelle et politique de Lhasa, le Ladakh en porte encore les traces, jusque dans le mode de vie de ces nomades... à la seule différence qu'ils ne vivent pas sous domination chinoise et pratiquent librement leur religion. Ici, les monastères n'ont pas été détruits et la liberté de culte et de pensée est partout respectée. Cela ferait presque envie à nos amis tibétains, s'ils ne constataient la rudesse de vie de ces nomades des hauts plateaux.

Un jour, nous rencontrons au bord d'un petit lac turquoise une famille, venue là pour s'approvisionner en eau : la grand-mère, les parents et les trois enfants, le petit dernier juché sur le dos d'une mule. Quelques chèvres suivent. Que peuvent bien brouter ces pauvres bêtes sur cette terre rocailleuse ? Nous apprenons qu'ils vivent de façon semi-nomade : accompagnant leur troupeau l'été sur les terrains gras, ils se cantonnent l'hiver dans des villages de pierres et gardent leurs chèvres dans des enclos. Grâce aux feux de bouses de yaks, ils passent l'hiver au chaud. Nous avons traversé plusieurs de ces villages fantômes, désertés pendant les quatre mois d'été. Cette famille semble fort sympathique et nous passerions bien un peu plus de temps avec elle, mais elle se dirige malheureusement dans la direction opposée à la nôtre et la nuit va tomber. Ils dormiront sûrement dans l'un de ces abris en terre élevés pour les bergers le long du chemin. Ils les connaissent bien ces relais de fortune, et savent se repérer sans effort au milieu de ces immenses étendues désertiques. Ils sont chez eux.

Quelques jours plus tard, nous croisons au détour d'un sentier un homme seul avec sa mule et ses deux chèvres. Déjà âgé, mais d'une vigueur certaine, il nous accompagne, intrigué, sur une bonne dizaine de kilomètres avant de nous quitter, à notre lieu de campement. Désigné chaque année par les habitants de son hameau pour accompagner les bêtes du village sur les hauts plateaux, le voilà à la tête d'un troupeau de 200 chèvres. *"Des chèvres pashmina, celles qui ont fait la richesse du Cachemire. Elles broutent un peu plus loin"*, nous explique-t-il. Nous ne les verrons pas. L'homme est fascinant et nous impose le respect. Vêtu d'un long manteau de peau retournée et de bottines tressées en peau de chèvre, il repart comme il est venu, sans un signe d'adieu.

Les nomades comme lui sont nombreux. Ils vivent d'échanges de farine, de viande séchée et de lait, mais ils vivent surtout de liberté, du vent et de l'esprit des montagnes. Une vie rude, certes, mais quelle récompense le soir venu de s'endormir dans le silence de la nature. Les nomades existent encore, nous les avons rencontrés. Espérons que ce ne sont pas les derniers.



Une inoubliable arrivée à Leh

45 jours que nous usons nos souliers sur les chemins et sentiers caillouteux, mais c'est un ruban d'asphalte flambant neuf qui se déroule sous nos pieds pour notre arrivée à Leh. La veille nous avons fait étape à Choglamsar, l'un des 53 camps tibétains installés en Inde et au Népal. Nous avons été, une fois de plus, reçus avec tous les égards et une extrême gentillesse par les autorités locales et les représentants de toutes les associations.

Une large majorité des 110 000 exilés du Pays des Neiges sur le sous-continent indien vivent aujourd'hui dans ces colonies, créées dès 1959 pour accueillir les milliers de réfugiés qui affluèrent en masse sur les traces du 14^e Dalai-Lama. Elles leur ont fourni des conditions de vie adéquates, un logement, un emploi, et leur ont permis de préserver leur culture dans ce terrible exil. Dans ces enclaves ont été aménagées diverses structures socioculturelles, telles que crèches, écoles, cliniques, monastères, temples et, centres éducatifs. Sur le plan économique, coopératives agricoles, agro-industrielles ou artisanales emploient maintenant une large partie de la population et permettent à la communauté de subvenir à ses besoins. Comme la plupart des camps, Choglamsar est administré par un représentant du gouvernement tibétain (*Settlement Officer*), M. Dhondup Dorjee, désigné par le *Kashag* pour trois ans, et par une assemblée locale (*Local Tibetan Assembly*), constituée sur le modèle de l'Assemblée nationale des députés du peuple tibétain.

En ce mardi 30 juillet 2002, nous nous apprêtons donc à couvrir nos tout derniers kilomètres... Nous avons rendez-vous à 10 heures devant le *Local Council* où, à notre grande surprise, toute la population s'est rassemblée pour nous accueillir. On nous applaudit, on nous félicite, et plus de 400 personnes se joignent à nous pour nous accompagner jusqu'à Leh. La marche sera silencieuse, nous l'avons promis. Pas de slogans anti-chinois ou pro-tibétains, mais bientôt le cortège tout entier vibre du bourdonnement des chants et des mantras murmurés... "*Om Mani Padme Hum, Om Mani Padme Hum*" Une chaleur caniculaire nous accable ; nos souliers collent au bitume et la sueur ruisselle sous nos épais tee-shirts aux couleurs de la Transhimalayenne. Pour ne rien arranger, la portion de route que nous devons parcourir est en réfection. De larges brasiers s'élèvent sur les bas-côtés et le goudron fondu dans d'immenses cuves de fortune dégage une odeur acre. Les cantonniers, noirs comme des charbonniers, doivent s'étonner de cet étrange défilé qui s'étire sur des centaines de mètres. Vision singulière en effet que cette poignée d'Occidentaux au look de "trekkers" noyés au milieu d'un cortège hétéroclite où se mêlent indifféremment hommes et femmes en *chuba*, quelques "originaux" arborant fièrement des costumes locaux hauts en couleur, et les étudiants du SOS Children Village, plus sobres dans leur uniforme blanc et bleu. Les vieillards avancent d'un bon pas tout en faisant tourner inlassablement leurs moulins à prière, de même que les enfants qui chahutent un peu dans les rangs sous le regard envieux de leurs cadets encore sanglés dans leurs poussettes. Quelques femmes enceintes, bien courageuses, viennent même "enfler" le cortège. Portés par cette vague humaine, nous parvenons bientôt aux portes de la ville, puis empruntons l'artère principale pour rejoindre le grand temple bouddhique de Leh où nous attendent déjà les autorités tibétaines locales.

Des sièges ont été disposés à notre attention. Nous y prenons place, tandis que devant nous s'amasse une foule compacte. Visages tannés ou creusés de profonds sillons portent les stigmates de l'ardeur du soleil ou de l'outrage du temps ; ces hommes et ces femmes aux regards impassibles ou baignés de larmes nous offrent par leur seule présence la plus belle des récompenses. Ce seront les derniers discours, les dernières *khata* que nous recevrons. Sans doute cette marche ne changera-t-elle rien à l'ordre du monde, mais aucun de nous ne regrette

d'être là, ne serait-ce que pour la lueur d'espoir que notre engagement semble avoir rallumé dans les yeux de tous les Tibétains rencontrés en chemin. Nous ne savons qui d'eux ou de nous sont les plus touchés. Une fois de plus nous sommes émus aux larmes devant tant d'attentions, de reconnaissance et de ferveur.

La cérémonie terminée, la cour du temple se vide lentement... un vide ineffable qui gagne bientôt chacun d'entre nous. À la satisfaction d'avoir atteint notre but se mêle l'appréhension de la séparation. Déjà nos guides, cuisiniers et muletiers, ont dû nous quitter. Oui ! Cette marche fut incontestablement une superbe aventure humaine, vécue main dans la main avec nos amis tibétains. Ce n'est pas l'histoire d'une bande de copains partis se mesurer à l'Himalaya, mais celle d'hommes et de femmes venus des quatre coins de France qui, sans se connaître, ont voulu marcher ensemble pour défendre une même cause. Nous avons partagé cette expérience unique et c'est à l'heure de la séparation que nous ressentons toute l'intensité des liens tissés "pas à pas" entre nous.

Mais haut les cœurs ! L'aventure n'est pas terminée et nous reprenons bientôt la route, en bus cette fois... Retour à Dharamsala où, on vient de nous le confirmer, nous attend une autre belle surprise : une audience auprès de Sa Sainteté le Dalai-Lama.







Tenzin Woser

"Je suis tibétain, mais je suis né en Inde". Du haut de ses 22 ans, Tenzin Woser porte cette vérité comme un fardeau. Aîné d'une famille de trois enfants, il a passé son enfance au sein de la communauté tibétaine de Rajpur, un petit village situé près de Dehradun (Himachal Pradesh). Ses parents, exilés depuis 1965, lui ont raconté maintes fois les circonstances de leur fuite à travers l'Himalaya et leur arrivée en Inde, terre d'accueil pour nombre de leurs compatriotes.

Tenzin Woser aime bien l'Inde, il y a grandi et y a beaucoup d'amis, mais en écoutant ses parents parler du Tibet, il sent bien que sa vraie place est ailleurs. Même s'il n'a jamais pris part aux activités des associations tibétaines – cette marche est la première action qu'il entreprend –, il ne pense qu'à la libération de ce qu'il appelle la "Terre Patrie".

Etudiant en art, il parle l'anglais, l'hindi et bien sûr le tibétain. Il espère que la bonne éducation qu'il a reçue en Inde lui permettra un jour d'être utile à son pays d'origine. Il exprime ainsi son rêve : *"Cela fait déjà plusieurs décennies que nous autres Tibétains avons perdu notre liberté. Nous sommes aujourd'hui exilés sur une terre étrangère, où nous vivons au milieu d'étrangers. En criant notre désespoir au reste du monde, nous espérons retourner un jour au Tibet, fiers de savoir que notre foi et notre détermination ont payé. Nous, jeunes Tibétains de l'Inde, sommes les futures graines du Tibet. Les Tibétains restés au pays placent en nous tous leurs espoirs. C'est pourquoi nous devons étudier du mieux possible, pour regagner un jour la liberté de notre pays. Ne perdons pas espoir, car comme le dit un proverbe tibétain, là où il y a une volonté, il y a un chemin."*

Un village d'enfants tibétains

"La vie n'est pas une petite lumière, c'est une torche étincelante", "Les hommes faibles attendent les opportunités, tandis que les hommes forts les créent", telles sont les phrases que l'on peut lire dans la cour de l'école du Tibetan Children's Village (T.C.V.) de Choglamsar. Des phrases fortes et sensées, empreintes de philosophie bouddhiste, qui accompagnent les petits Tibétains durant toute leur scolarité. Fondé en 1975, ce village accueille aujourd'hui plus de 2000 élèves, âgés de 2 à 17 ans.

Nous avons été invités par le directeur de l'école, M. Dawa T. Nawa, qui tient à nous faire lui-même visiter les lieux. C'est l'heure de la récréation, et nous sommes vite entourés d'une dizaine de jeunes en uniforme bleu. De petites bâtisses en pierre sont disposées autour de la cour : en tout, une cinquantaine de salles de classe et 37 dortoirs. Des ânonnements s'échappent d'un bâtiment voisin : une leçon d'anglais... *"Les enfants reçoivent une éducation complète. Ils apprennent le tibétain, l'anglais, les mathématiques et l'informatique, ainsi que l'histoire de leur pays",* précise fièrement le directeur. Grâce au financement du gouvernement tibétain en exil et aux dons de particuliers ou d'organisations étrangères, l'école bénéficie de conditions d'accueil décentes. Les salles et les dortoirs sont très propres, bien équipés, et disposent d'un matériel adapté. Dans la pièce où sont soigneusement rangés cartes et atlas géographiques, nous prenons plaisir à montrer aux enfants qui nous accompagnent où se situe la France. Notre circuit s'achève par la visite de la bibliothèque, du centre médical et surtout du centre dentaire, qui constitue l'une des grandes réussites de l'école. La qualité des soins y est si réputée que les gens viennent de toute la région pour s'y faire soigner.

Lever à 7 heures, coucher à 21 heures Une vie saine et studieuse pour ces enfants, dont les journées sont rythmées par les leçons, les prières et les jeux... L'espoir qui se lit dans leurs yeux fait plaisir à voir. On sent pourtant qu'ils n'oublient pas. Ils n'oublient pas leurs parents, restés pour la plupart au Tibet, mais qui les ont envoyés en Inde pour qu'ils puissent recevoir une éducation tibétaine décente. Ils n'oublient pas les jours et les nuits de marche à travers l'Himalaya, dans le froid des montagnes, à se nourrir uniquement de racines et de *tsampa*. Ils savent bien pourquoi ils sont là, mais malgré leur gratitude, ils portent en eux la douleur de l'exil. Leurs parents ont pensé que c'était pour eux la meilleure solution. Une vie libre, loin de la contrainte idéologique chinoise. Peu ont réussi à fuir avec leurs enfants, préférant les confier à un parent ou un ami.

C'est dans le contexte particulier du début des années 1960, quand la communauté tibétaine nouvellement exilée commença à s'organiser et qu'il fallut prendre en charge des milliers d'orphelins, que le premier village d'enfants tibétains a pu voir le jour. Puis, sous l'influence d'une femme au courage exceptionnel, Mme Tsering Dolma Takla, sœur aînée du Dalai-Lama, de nouveaux établissements se sont créés. À la mort de celle-ci, en 1964, c'est sa jeune sœur, Mme Jetsun Pema, qui a pris sa relève et qui assure depuis la direction de la fondation des Tibetan Children's Village.

87 villages ont ainsi été établis en Inde, au Népal et au Bhoutan, accueillant aujourd'hui plus de 30 000 élèves. Reconnus par le gouvernement indien, ils ont pour but d'éduquer ces enfants et de leur donner toutes les chances de s'insérer au mieux dans leur communauté d'accueil. Ils leur permettent de recevoir l'éducation tibétaine qu'ils n'auraient pu avoir au Tibet, en raison de la mainmise des Chinois sur le système éducatif. Endoctrinement des enfants à qui l'on n'enseigne qu'une version chinoise de l'histoire, refus de les instruire dans leur langue maternelle, frais de scolarité plus élevés ou, pis encore, obligation de payer des pots-de-vin aux professeurs pour ne pas avoir à subir leurs brimades... les discriminations à

l'égard des Tibétains sont nombreuses. Il existe bien quelques écoles primaires tibétaines, très rares toutefois dans les régions rurales, mais celles-ci sont dénuées de moyens et le niveau d'enseignement y est très faible. Quant à l'enseignement supérieur, il n'est dispensé qu'en chinois et les conditions d'admission sont très discriminatoires pour les étudiants tibétains.

Aux yeux du Dalaï-lama et du gouvernement tibétain, l'éducation est une priorité, mais plus que des écoles, ces T.C.V. sont de véritables lieux de vie. Les professeurs et l'ensemble du corps enseignant sont pour ces enfants comme une seconde famille. À charge maintenant pour eux d'honorer cette chance.



Une audience auprès de Sa Sainteté le 14^e Dalai-Lama

"Qui peut m'aider à nouer ma chuba ?... Quelqu'un aurait un miroir ?... Vous avez pensé à prendre vos khata ?... Et Joël ! Mais où est donc Joël ? Nous allons être en retard ! "

5 août 2002. C'est aujourd'hui le Jour J et nous sommes sur notre 31 pour notre audience auprès de Sa Sainteté le 14^e Dalai-Lama. Namdol et Kunsang nous ont prêté pour l'occasion une *chuba*, la tenue traditionnelle tibétaine. Celle-ci consiste pour les femmes en une longue robe sans manches portée sur un corsage en soie et pour les hommes en une large veste en laine retenue par un cordon à la taille.

Nous rejoignons le temple sous des trombes d'eau. La mousson n'est pas encore finie et Dharamsala est réputée pour être l'un des lieux les plus humides de toute l'Inde à cette période. Nous avons l'air soudain moins apprêtés sous nos capes de pluie, sautillant de pierre en pierre pour éviter les flaques et la boue. Nous ne sommes pas les seuls à avoir le privilège d'être reçus aujourd'hui par le Dalai-Lama. Là, dans l'agréable cour pavée qui précède le temple, s'amasse déjà une centaine de personnes, quelques pèlerins et de nombreux réfugiés, arrivés récemment à McLeod Ganj. Nous patientons en observant d'un œil curieux la volée de moines qui débattent bruyamment dans la cour, ponctuant leurs arguments d'amples mouvements de bras. Comme chaque jour, les lieux s'animent de l'incessant ballet de Tibétains de tous âges, venus se prosterner devant la statue du Bouddha. Nous restons médusés devant la fluidité de ce mouvement, répété des dizaines de fois, la souplesse des corps qui se jettent sans retenue à même le sol ou, parfois, sur de fins matelas en mousse. D'autres circumambulent autour du sanctuaire principal, actionnant à chacun de leur passage de lourds moulins à prière.

Enfin, on nous fait signe d'avancer. Après nous être prêtés à une fouille en règle, nous sommes invités à pénétrer dans le temple du Kalachakra et à nous asseoir au pied de l'estrade où trône déjà le fauteuil de notre hôte. L'endroit invite au recueillement et, malgré une certaine fébrilité, nous patientons en silence. L'occasion d'admirer les superbes fresques qui ornent les lieux, dont une impressionnante représentation colorée de la Roue du Temps (Kalachakra). Le long du mur qui nous fait face court un très bel autel en bois peint, sur lequel ont été disposés en offrande fruits, paquets de biscuits et *torma* savamment sculptées. Deux moines mettent la main aux derniers préparatifs, réajustent les compositions florales, rallument les lampes à beurre ou époussettent quelques statues.

Soudain un murmure parcourt l'assistance ; nous courbons tous instinctivement la tête en signe de respect. Là, au milieu des volutes d'encens, apparaît la silhouette du Dalai-Lama. Il est vêtu d'une robe pourpre monacale, en tout point similaire à celles des autres moines, mais pas de doute, on le reconnaîtrait entre mille. S'étant prosterné devant l'autel, il nous salue chaleureusement, offrant à chacun un large sourire, un petit signe de la tête ou de la main. Il y a quelque chose de très paternel dans le regard qu'il porte sur l'assistance, dans les paroles ou les gestes qu'il dispense aux uns et aux autres.

Après avoir adressé quelques mots de réconfort aux nouveaux réfugiés, il nous remercie pour notre engagement. Celui que tout le monde appelle ici Sa Sainteté nous félicite pour le courage et la détermination dont nous avons fait preuve au cours de nos marches respectives. Le rapprochement est touchant, et nous n'y sommes pas insensibles, mais peut-on vraiment comparer nos expériences ? Que sont en effet nos 45 jours de marche dans des conditions somme toute confortables au regard des immenses épreuves subies par les Tibétains qui se jettent en plein hiver sur les chemins de l'exil ? Puis sans jamais élever le ton, le Dalai-Lama nous retrace l'histoire de son pays. Il raconte sa terre du temps de l'indépendance, il raconte

l'invasion chinoise et les terribles souffrances endurées par son peuple depuis... Cela peut sembler étonnant, mais beaucoup de Tibétains ignorent que leur pays fut un jour un État souverain et, pour peu qu'ils résident dans une région un peu isolée, ne prennent pas toute la mesure du drame qui se joue depuis plus de 50 ans sur le "Toit du Monde". Ayant dit cela, et au risque de déconcerter son auditoire, il conseille aux nouveaux arrivants, pourtant à peine remis de leur long et douloureux voyage, de reprendre dès que possible le chemin du retour, de rentrer au Tibet. Conséquence de plus de 40 ans d'occupation et d'une politique d'immigration massive, les Chinois sont maintenant plus nombreux au Tibet que les Tibétains eux-mêmes et l'exil d'une partie de la population ne fait qu'aggraver une situation déjà critique. Pour ceux qui choisiront toutefois de rester en Inde, il insiste sur la nécessité d'étudier et les invite à profiter des structures qui leur sont ici offertes pour s'instruire. Il demande aux moines et aux nonnes présents les monastères qu'ils ont prévu de rejoindre. *"Nous n'avons rien à envier aux Chinois, sinon leur niveau d'éducation"*, déclare-t-il.

Enfin, le Dalaï-Lama justifie ses choix politiques – l'autonomie plutôt que l'indépendance pour les trois provinces réunifiées – en expliquant que le Tibet, s'il veut entrer dans la modernité doit profiter des possibilités de développement que lui offre la Chine. Au sein même de la communauté tibétaine en exil, les opinions divergent sur la question et nombreux sont ceux qui se disent opposés à une solution intermédiaire. Tous ne sont pas prêts à accepter un compromis avec le gouvernement chinois et réclament une indépendance sans conditions.

Quoi qu'il en soit, l'assistance boit littéralement ses paroles. Vient enfin le moment de la bénédiction. L'émotion est palpable tandis que nous défilons un à un devant Sa Sainteté pour recevoir de ses mains notre précieuse *khata*. L'instant nous paraît soudain si irréel, si magique. Ce serait l'occasion de lui adresser un mot, mais aucun de nous ne parvient à articuler la moindre syllabe. Nous avançons à demi courbés, comme le veut l'usage, et c'est à peine si nous osons le regarder. Il se prête pourtant très gracieusement à la pose pour une photo de groupe. Le sourire qu'il nous adresse en partant efface en un instant les blessures et les difficultés rencontrées durant la marche. Un grand moment d'émotion et un magnifique souvenir pour nous tous.



Glossaire

Bodhisattva : sage parvenu au seuil de l'Illumination et qui renonce à la délivrance, celle qui fera de lui un bouddha, pour aider les êtres souffrants à se libérer.

Chorten : voir *Stûpa*.

Chenrezig : bouddha tibétain de la Compassion, dont le Dalaï-lama est une réincarnation.

Chuba : tenue traditionnelle tibétaine, consistant pour les femmes en une longue robe sans manches portée sur un corsage en soie et pour les hommes en une large veste en laine retenue par un cordon à la taille.

Circumambulation : rite consistant à tourner autour d'un objet, d'un lieu ou d'un site sacré. Elle s'effectue toujours dans le sens des aiguilles d'une montre, le sens du soleil.

Dalaï-Lama : titre donné au souverain spirituel et temporel du Tibet. Le terme "dalaï", d'origine mongole, signifie "océan", et le mot tibétain "lama" désigne un personnage sacré ou un dignitaire ecclésiastique considéré comme l'incarnation de ces prédécesseurs. Le titre de Dalaï-Lama a été traduit par "Grand Sage" ou "Océan de Compassion".

Gelugpa : école du bouddhisme tibétain dite de la "Tradition vertueuse". Fondé en 1357 par Tsongkhapa, cet ordre prône le retour à une conduite vertueuse, à une application stricte des enseignements du Bouddha, une discipline commune et le célibat des moines. On parle également de l'école des "Bonnets jaunes", en référence à la couleur adoptée par les premiers religieux bouddhistes.

Kagyupa : école du bouddhisme tibétain dite des "Transmissions orales". Tradition introduite au Tibet au XI^e siècle. par le poète indien Milarepa. Elle insiste particulièrement sur les pratiques yogiques et méditatives.

Karmapa : chef de l'école kagyupa et troisième dignitaire de la hiérarchie du bouddhisme tibétain.

Kashag : nom donné au cabinet ministériel du gouvernement tibétain, composé au maximum de 8 membres. Le Premier Ministre, chef de l'exécutif, est élu au suffrage universel par la population tibétaine en exil pour un mandat de 5 ans.

Khata : écharpe cérémonielle de soie blanche remise en guise d'offrande ou de bon augure.

Lingkhor : chemin de circumambulation autour d'un lieu sacré.

Lungta : drapeau à prières. Pièces de tissus de taille variable sur lesquelles sont imprimés des textes sacrés ou des mantras qui, sous l'action du vent, se propagent dans les cieux.

Mala : chapelet tibétain composé de 108 grains.

Mani : pierre gravée d'un mantra que les Tibétains déposent en offrande le long des chemins de pèlerinage.

Mantra : formule sacrée incantatoire.

Momo : ravioli fourré, cuit à la vapeur ou frit. Une spécialité tibétaine.

Moulin à prières : cylindre de taille variable renfermant un long ruban de papier recouvert de la formule sacrée "Om Mani Padme Hum" et que l'on fait tourner pour acquérir les mérites attachés à la répétition de ce mantra.

Om Mani Padme Hum : mantra de Chenrezig, le bouddha de la Compassion (Avalokitesvara), que l'on pourrait traduire par "O ! Joyau dans le Lotus". C'est le mantra tibétain le plus célèbre, psalmodié chaque jour par des millions de fidèles.

Panchen Lama : titre donné à l'abbé du monastère de Tashilumpo (Shigatsé), deuxième hiérarque du bouddhisme tibétain. Il s'agit d'une contraction du terme sanscrit "Pandita" (érudit) et du mot tibétain "Chenpo" (grand). Le Panchen Lama est une émanation du Bouddha Amitabha, le bouddha du Futur.

Puja : cérémonie religieuse au cours de laquelle les fidèles viennent au temple déposer des offrandes et écouter sermons et bénédictions prononcés par les moines.

Rinpoché : ce titre, qui signifie "maître" en tibétain, est attribué au supérieur d'un monastère. Chargé de sa direction spirituelle, il est souvent la réincarnation du fondateur de l'établissement.

Stûpa : monument religieux, commémoratif ou reliquaire, élevé à la mémoire d'un saint homme.

Thangka : peinture portative sur toile, à vocation religieuse, servant de support de méditation aux fidèles.

Torma : figurine colorée sculptée dans le beurre et déposée en offrande par les fidèles.

Tsampa : farine d'orge grillée, base de l'alimentation, que les Tibétains consomment telle quelle ou mélangée à du thé, du beurre et du sucre.



Bibliographie

- *Tibet, une culture en exil*, collectif, éditions Albin Michel, 1985.
- *Tibet, l'envers du décor*, collectif, éditions Olizane, 1993.
- *Tibétains, 1959-1999 : 40 ans de colonisation*, éditions Autrement, collection Monde H.S. n°108, septembre 1998.
- Arpi Claude, *Tibet, le pays sacrifié*, éditions Calmann-Lévy, 2000.
- Blondeau Anne-Marie et Buffetrille Katia, *Le Tibet est-il chinois ?*, éditions Albin Michel, collection Sciences des religions, 2002.
- Borges Phil, *Tibetan Portraits*, éditions Rizzoli, 2001.
- Broussard Philippe et Lang Danielle, *La prisonnière de Lhasa*, Document Stock, 2001.
- David-Neel Alexandra, *Voyage d'une Parisienne à Lhasa*, éditions Pocket.
- David-Neel Alexandra, *Au pays des brigands gentilshommes*, éditions Pocket.
- Deshayes Laurent, *Histoire du Tibet*, éditions Fayard, 1997.
- Deshayes Laurent et Lenoir Frédéric, *L'épopée des Tibétains, entre mythe et réalité*, éditions Fayard, 2002.
- Donnet Pierre-Antoine, *Tibet mort ou vif*, éditions Folio Actuel, 1993.
- Gyatso Palden, *Le feu sous la neige, mémoires d'un moine tibétain*, éd. Actes Sud, 1997.
- Hopkirk Peter, *Sur le toit du Monde, hors-la-loi et aventuriers au Tibet*, éditions Philippe Picquier, 1999.
- Kunchap Tenzin et Amory Patrick, *Le moine rebelle*, éditions Plon, 2000.
- Lama Surya Das, *Eveillez le bouddha qui est en vous*, éditions Robert Laffont, 1997.
- Levenson Claude B, *L'an prochain à Lhasa*, éditions Balland, 1993.
- Levenson Claude B, *Le chemin de Lhasa*, éditions Lieu commun (Documents), 1994.
- Levenson Claude B, *La messagère du Tibet*, éditions Philippe Picquier, 2000.
- Levenson Claude B, *Tibet, otage de la Chine*, éditions Philippe Picquier, 2002.
- Levenson Claude B, *Tibet, otage de la Chine*, éditions Philippe Picquier, 2002.
- Levenson Claude B, *La Chine envahit le Tibet - 1949-1959*, éditions Complexe, 1995.
- Tucci Giuseppe, Latour Robert et Buffetrille Katia, *Tibet, pays des neiges*, éditions Kailash, 1998.
- Van Grasdorff, *Panchen Lama Guendun, l'enfant oublié du Tibet*, Pocket, 2002.
- Ricard Matthieu, Föllmi Olivier et Danielle, *Himalaya bouddhiste*, éditions de La Martinière, 2002.
- Sa Sainteté le Dalai-Lama et Levenson Claude B, *Ainsi parle le Dalai-lama : Entretiens de Tenzin Gyatso*, éditions Balland, 1990.
- Sa Sainteté le Dalai-lama, *La voie de la Lumière*, éditions Presses du Châtelet, 1997.
- Sa Sainteté le Dalai-lama et Cutler Howard, *L'art du bonheur*, éd. Robert Laffont, 1999.

Sites Internet d'informations et d'actions pour le Tibet :

• Sites anglais :

Sites du gouvernement tibétain en exil : www.tibet.net, www.tibet.com

Tibet info : www.tibet-info.org

Tibet on line : www.tibet.org

Tibet Information Network : www.tibetinfo.net/

Free Tibet Campaign : www.freetibet.org/

Central Tibetan Administration : www.tibetnews.com/

International Campaign for Tibet: www.savetibet.org/

World Tibet Day: www.worldtibetday.com/

Tibetan Center for Human Rights and Democracy: www.tchrd.org/

Un excellent site de cartographie du Tibet : www.tibetmap.com

Site du TIPA (Tibetan Institute for the Performing Arts) : park.org/Tibet/home.html

Rangzen, International Tibet Independence Movement : www.rangzen.org

La page Tibet de Benjamin Lisan,

<http://benjamin.lisan.free.fr/jardin.secret/EcritsPolitiquesetPhilosophiques/EcritsSurTibet/indexTibet.htm>

• **Sites français :**

France Tibet : www.tibet.fr

Comité de Soutien au Peuple Tibétain : www.tibet-info.net

Amis du Tibet, Luxembourg : www.amis-tibet.lu

Sommaire

- Préface *par Sa Sainteté le 14^e Dalai-Lama*
- Prologue *par M. Benjamin Lisan, organisateur de "La Transhimalayenne"*
- Dharamsala, un refuge tibétain
- Lever de drapeau à McLeod Ganj
- Portrait : Ngawang Kyon Mey
- La bénédiction du 17^e Karmapa
- Entretien avec Tai Situ Rinpoché
- Portrait : Namdol Tenzin
- Au fil des jours... de Bir à Manali
- Rencontre avec la communauté tibétaine de Manali
- Portrait : Ngawang Wothoe
- Happy Birthday !
- Sur la route de Leh
- Portrait : Kunsang
- À la rencontre des nomades ladakhi
- Une inoubliable arrivée à Leh
- Portrait : Tenzin Woser
- Un village d'enfants tibétains
- Une audience auprès de Sa Sainteté le 14^e Dalai-Lama
- Remerciements
- Glossaire
- Bibliographie
- Sommaire

Le Gu Chu Sum

Créé en septembre 1991, le Gu Chu Sum est une association gérée par d'anciens prisonniers politiques tibétains basée à McLeod Ganj (Dharamsala). Gu, Chu, Sum sont les nombres tibétains 9, 10, et 3, rappelant les trois principales manifestations pro-indépendantistes qui se sont tenues en septembre et octobre 1987, ainsi qu'en mars 1988. De nombreux participants furent alors emprisonnés, torturés et condamnés à de lourdes peines, plusieurs leaders furent tués et un grand nombre gravement blessés.

L'association accueille 60 ex-prisonniers à qui elle procure logement, nourriture, travail ou aide financière, soins médicaux gratuits et soutien psychologique. Elle possède un centre de formation et gère un restaurant, deux ateliers de couture et un cybercafé, dont les bénéficiaires permettent de soutenir ses différentes activités.

Elle a par ailleurs pour vocation d'attirer l'attention de l'opinion internationale sur la situation des prisonniers politiques tibétains et sur les sévices qu'ils endurent dans les geôles chinoises. L'association organise à ce titre des conférences et des débats avec d'anciens prisonniers, des marches pour la paix, des pétitions, des veillées aux chandelles et des grèves de la faim en liaison avec d'autres organisations basées à Dharamsala. Elle publie la biographie d'anciens prisonniers politiques et édite chaque année un magazine, "Tibetan Envoy", en tibétain et en anglais.

Je marche...

« Le nez au vent, je marche en rêvant. Ces moments suspendus où le rien est beaucoup permet de faire avancer ce qui est un peu trop immobile. Avancer la tête dans les nuages pour se retrouver les pieds sur terre ou, plutôt, marcher pour mon essentiel. »

Pascal.

« Je marche pour les Tibétains qui ont franchi ces montagnes himalayennes pour sauver leur vie. Des milliers de pas pour apaiser ma colère devant cette injustice et pour oublier notre lâcheté occidentale. Un grand pas pour partager l'espoir que ce peuple d'exilés retournera vers un Tibet libre. »

Christine

« Je marche parce que je l'ai voulu... Pour la paix parce que c'est nécessaire... Avec des Tibétains parce qu'ils ont le droit de vivre décemment dans leur pays. »

Maurice

« Je marche. Ils marchent comme moi. Comme moi ils aiment rire, chanter.

Comme moi ils sont tristes ou souffrent quelquefois.

Pas tout à fait comme moi, ils ont le teint plus mat, les yeux plus bridés, les pommettes plus saillantes. Pas du tout comme moi, ils ont connu la prison et l'exil.

Pourquoi ? Ils sont tibétains. »

Jean-Pierre

« Je marche pour cette nature, cette interculturalité, notre groupe. Mais je marche avant tout en pensant à nos quatre Tibétains, joyeux, simples, serviables, victimes de leur non-violence. Une injustice, terrible injustice, pour laquelle je n'ai pas le droit d'être fatigué ou malade, malgré l'altitude, les dénivelés, la nourriture, la nature. Je n'ai pas le droit d'oublier notre droit fondamental, ce principe de vie, alors je marche... je marche. »

Sébastien

« Je marche, mais je ne marche pas seule.
Je marche ainsi pour tous les moments partagés,
dérobés sans regret à nos vies trop pressées,
pour le rire de Ngawang, les larmes de Namdol,
pour le vieux Lion des Neiges qui aujourd'hui se meurt...
Je marche pour qu'en leurs cœurs toujours l'espoir demeure. »
Sandrine

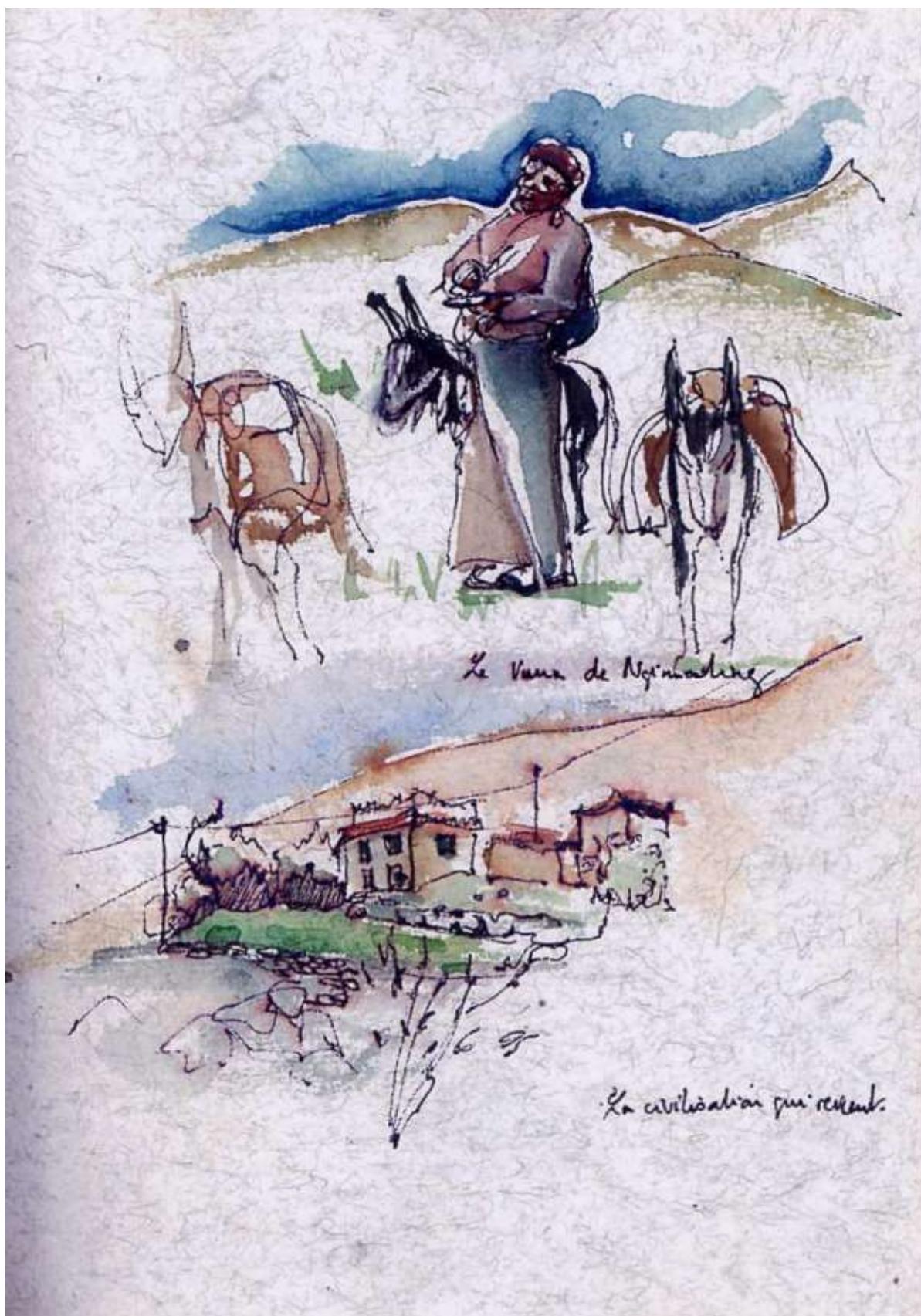
« Je marche pour qu'un peuple décide de sortir de l'ombre.
Je marche dans l'espoir de me rendre apte à saisir son message.
Je marche pour apprendre à savourer la marche.
Qui mieux que les pieds en action pour entraîner l'esprit ?
Qui mieux que l'homme en marche pour vaincre la rigidité ?
Saisirons-nous un jour toute la symbolique de cet acte ? »
Huguette

« Je marche en pensant que l'Homme est de nature aimante est généreuse et que le monde le pervertit. Je suis heureux de donner à mes amis tibétains, mais je donne si peu par rapport à ce que je reçois d'eux. Je marche en pensant au Dalai-Lama qui dit que l'on doit aimer autrui comme on aime sa famille. »
Joël

« Je marche et mes pensées courent, au rythme de mes pas, au rythme de mon cœur. Effort et bonheur, le long des rivières, sur les chemins, au milieu des troupeaux, au-delà des montagnes. Je marche. »
Aurélie

« Je marche pour le visage illuminé des Tibétains,
Leurs éclats de rire et le sourire de leurs yeux,
Les mille fleurs de leur âme innocente, étoilée de saphirs,
La bonne nouvelle tant espérée des jours heureux à venir,
Pour l'esprit de paix s'envolant dans l'immensité des cieux. »
Benjamin

Les aquarelles de Marine Israel

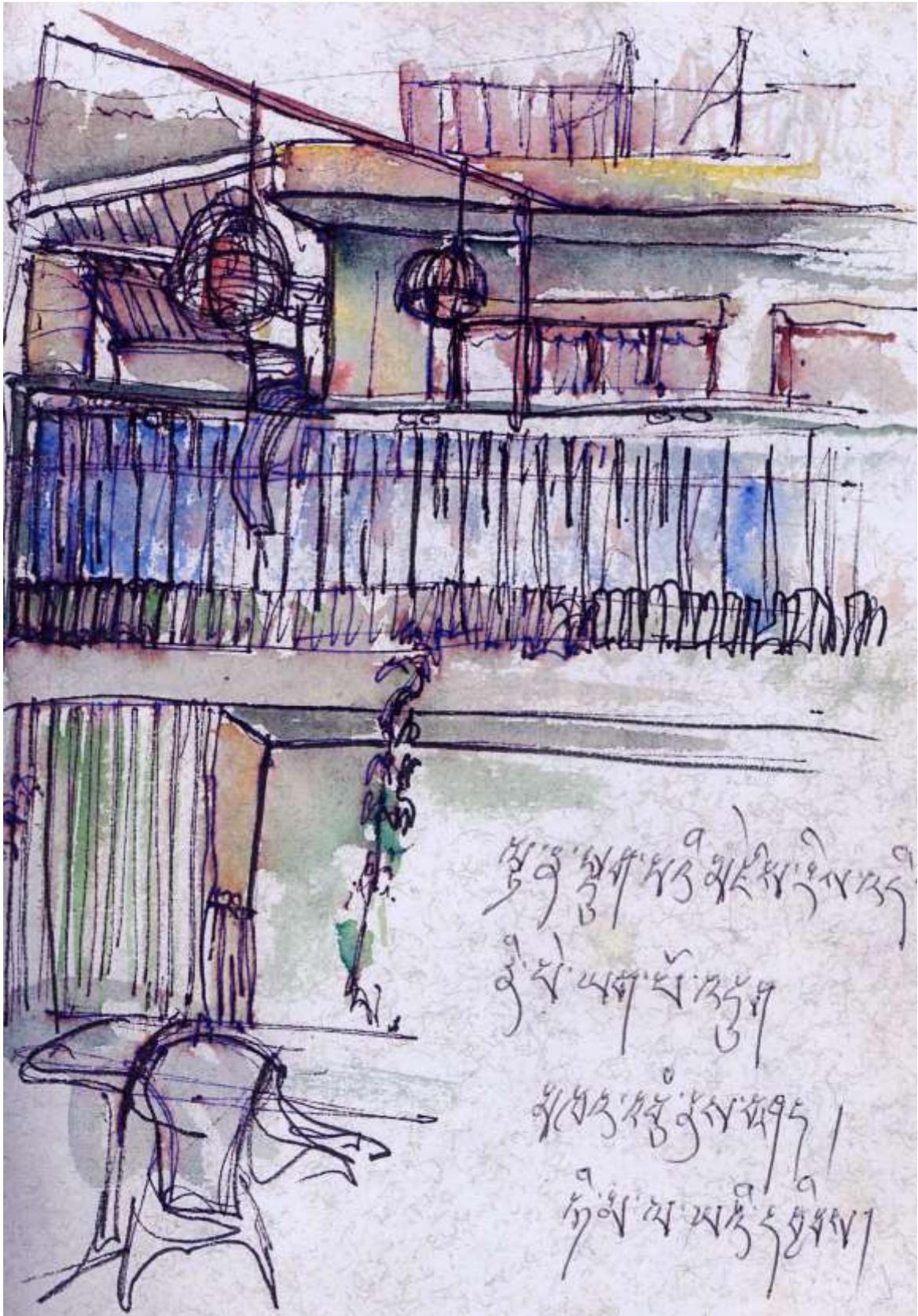












L'association Transhimalayenne

Elle a pour vocation d'aider le Tibet et les peuples himalayens, à travers des actions sportives, culturelles, sociales et humanitaires et des événements culturels, comme :

- Deux marches TRANSHIMALAYENNES sur « Les CHEMINS de l'EXIL », pour faire connaître la cause du Tibet, où participaient des marcheurs occidentaux et ex-prisonniers politiques Tibétains, ont déjà eu lieu : une de 45 jours entre le 15 juin et le 31 juillet 2002 en Inde, entre Dharamsala (siège du Dalai-lama) et Leh et une autre de 19 jours, entre le 1er et le 31 juillet 2003, entre Manali et Leh.
- Des tournées européennes de conférences sur le Tibet, invitant des Tibétains. La 1ère tournée européenne s'est déroulée avec le « GU CHU SUM », association des ex-prisonniers politiques Tibétains, entre le 28 octobre 2003 et le 29 janvier 2004.

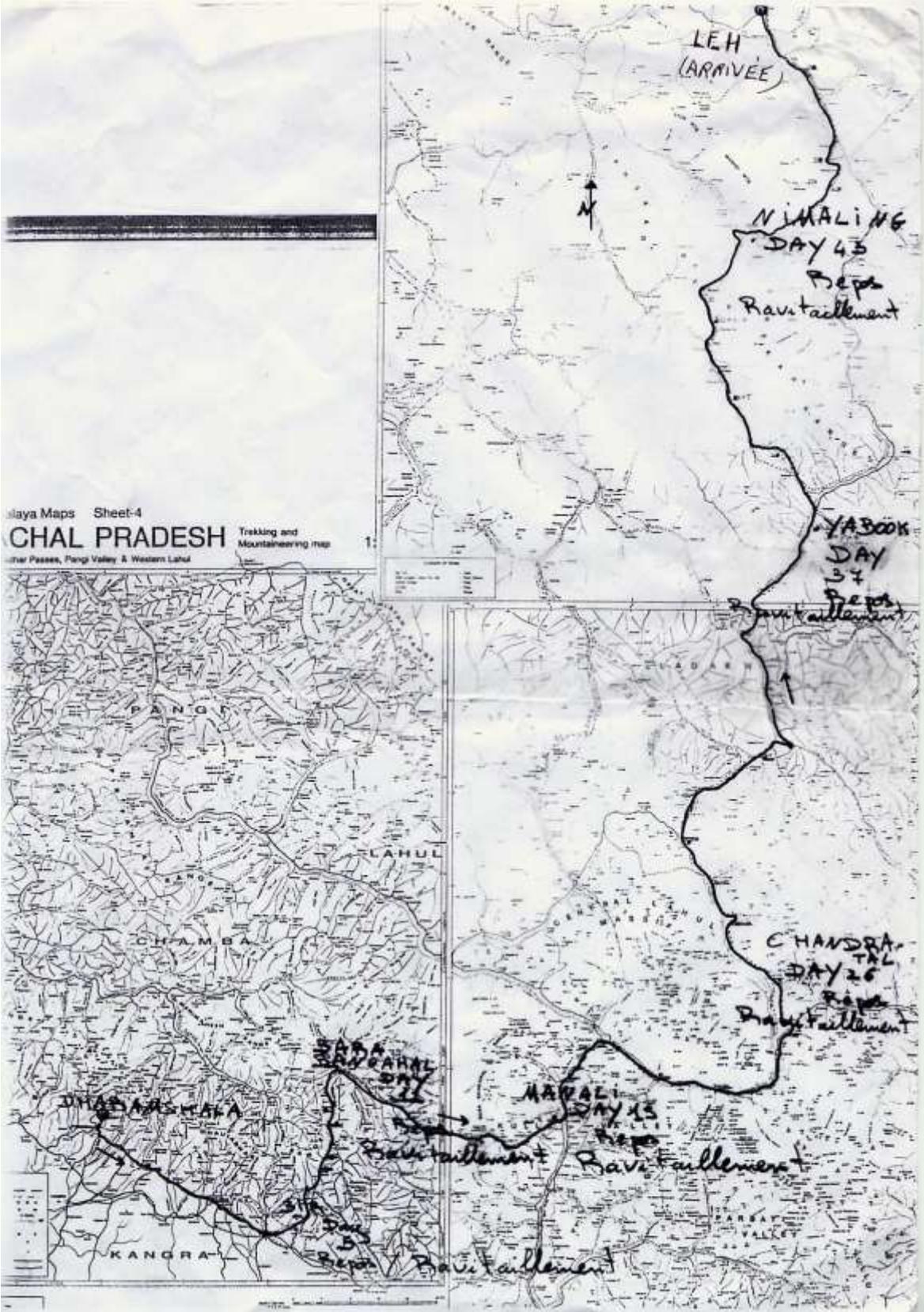
Marches au cours desquelles, l'association tente d'apporter des biens matériels, à des peuples himalayens démunis (Zanskaris, Ladakhis ...) tels que :

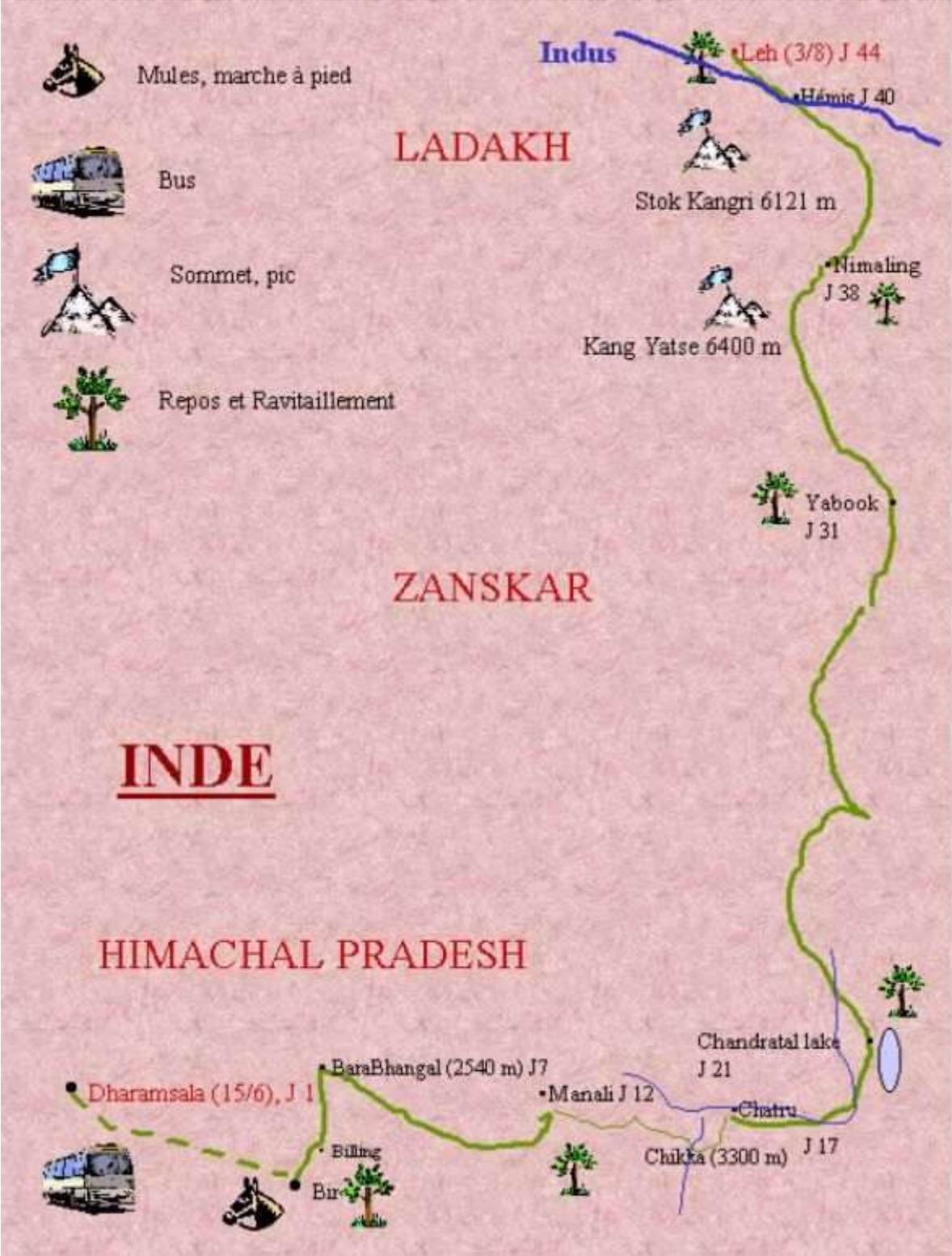
- Rouleau de film plastique transparent, résistant à la déchirure amorcée, pour couvrir les carreaux cassés de maisons, destiné à protéger du froid,
- Médicaments remis à des dispensaires formés à la médecine occidentale,
- Shampoings anti-poux pour les enfants,
- Affaires scolaires, à destination de directeurs d'école,
- Protections anti-UV (lunettes de soleil, crème solaire ...),
- Lunettes de vue, montures (pour certains dispensaires ...),
- Vêtements chauds ...

Pour toutes Informations : Association « **La Transhimalayenne** »,
c/o Mr Benjamin Lisan, 16, rue de la Fontaine du But, 75018 Paris, France,
Tél : (33)(0) 1 42 62 49 65, email : benjamin.lisan@free.fr,

Site : <http://transhimalayenne.free.fr/>
<http://transhimalayenne.chez-alice.fr/>

Cartes





La Trans-Himalayenne

*"Se résigner, c'est donner prime à la violence,
c'est tolérer l'intolérable,
se croiser les bras au lieu de réagir"*
Tenzin Gyatso, XIV^e Dalai-Lama

Les milliers de témoignages sur la situation passée et actuelle du Tibet (lire *Voix de la Mémoire* d'Arma Adhe et *Le Feu sur la neige* de Palden Gatsyo) ne peuvent que nous attrister ou nous bouleverser. On découvre que ce qui se passe au Tibet est bien pire que ce qui s'est passé au Timor Oriental, et ce malgré la chape de plomb et de silence mortifère que la Chine tente d'imposer sur le Tibet depuis son invasion en 1950.

Peut-on laisser disparaître une culture, dont le message principal était celui de la non-violence ? Le Tibet fut l'un des premiers pays à abolir la peine de mort en 1924. Tout homme de bonne volonté peut-il accepter la transformation du Tibet en colonie de peuplement chinois, au détriment d'un peuple installé depuis plus de 1 000 ans ? Comment accepter la disparition, par la violence, d'1/6 de ce peuple entre 1950 et l'an 2000, sans aucune réaction internationale ? Non, on ne peut s'y résigner, même si les Cassandre affirment que le Tibet est une cause perdue. Nous avons donc imaginé une marche coup de cœur pour un peuple martyr.

Participant à la Transalpine Tibétaine de l'été 2000, nous sommes plusieurs amis à vouloir renouveler cette expérience dans l'Himalaya. Cette marche traversera l'ancien royaume du Ladakh, au nord de l'Inde. Elle témoignera et interpellera les médias français, voire mondiaux, sur la situation des droits de l'homme au Tibet, la disparition des écosystèmes de cette région et d'une faune rare (en 50 ans, 85 % des gigantesques forêts du Tibet, soit plus de 2 millions de km², ont été rasées), la destruction d'un patrimoine millénaire (seuls 45 des 6 000 temples démolis ont été reconstruits ; disparition de bibliothèques d'une valeur inestimable), le pillage des richesses religieuses et minérales. Le but de cette marche n'est pas de battre des records. Au contraire, elle doit permettre des échanges avec les populations de culture tibétaine rencontrées sur notre trajet.

La Trans-himalayenne Tibétaine partira le 15 juin 2002 de Dharamsala, passera par Manali et Yabock, pour arriver le 3 août à Leh. Elle est ouverte à des personnes de toutes religions, de toutes races, de toutes cultures, motivées pour la cause de



© Benjamin Lisan

la Paix, prêtes à affronter les éléments naturels (climat, paysages escarpés), ayant l'esprit de solidarité, acceptant les règles de vie, d'hygiène et les conditions géopolitiques du pays et des régions traversés. Elle renouvellera l'expérience de fraternité de la Transalpine Tibétaine. Elle témoignera de l'amitié et de la solidarité des hommes avec les Tibétains. Ces marcheurs, limités à 24 pour des raisons de sécurité (14 Occidentaux et 10 Tibétains), seront encadrés par deux guides locaux. Nous nous engageons à faire travailler les populations locales selon des règles d'échanges équitables.

L'accent sera porté sur la simplicité de l'organisation, la solidarité, la fraternité, le faible coût de la marche afin de la rendre réalisable, l'autonomie des marcheurs, l'aspect humanitaire (le médecin de l'expédition sera en particulier chargé de la distribution de médicaments) et la sécurité de l'expédition.

L'équipe n'étant pas encore au complet, les personnes intéressées par cette marche sont invitées à nous contacter au plus vite, de même que les sponsors qui souhaiteraient soutenir cette expédition et à qui nous avons plusieurs formules d'échange à proposer.

Benjamin Lisan

Association Trans-himalayenne
Benjamin Lisan
16, rue de la Fontaine du But
75018 Paris
☎ 01.42.62.49.65
06.16.55.09.84
e-mail : benjamin.lisan@free.fr